

# Poésie La Vie

JOURNAL



## Y A PAS DE NOM À LA MISÈRE

*Association de fait du peuple au coeur intelligent avec ses poètes et ses savants.*

Culture Humaine - Art de Vivre - Éducation Populaire - Culture Gratuite - Artistes Bénévoles

*Y a pas de nom à la misère  
Y a que oui à ce mystère  
Qui vous donne le mauvais air  
Pour voguer dans cette galère*



Journal gratuit Pierre Marcel MONTMORY trouveur - Nizar Ali BADR sculpteur

## VOULOIR *poème de Pierre Marcel Montmory maître trouveur*

Le temps, la science L'éternité, la poésie Il existe le temps mécanique des horloges Et il y a l'éternité de l'infini. Les outils de mesure inventés par les humains Et la révolution permanente créée avec l'univers. Les uns nous conditionnent, les autres nous libèrent. La science n'a pas l'exactitude de la poésie. Le savant marche tête haute dans la poésie. Le poète va pieds nus dans le savoir.	Tout est commencé. Passe et jouit ou passe Et souffre. Le Soleil, toujours lui ! Et la Lune à la une ! + Aller-retour d'où l'on vient Mais ailleurs déjà Tout bouge sans cesse L'idée maîtresse Change d'adresse D'ici à là-bas L'amant en chemin Tourne la roue Orgueilleux et fier Du vent prospère ! + Le temps, le savoir ! L'éternité, l'infini ! Y a pas l'espoir Mais le malheur La joie de vivre La rage au cœur Cessent les calculs	Passent les éternités Sur la bascule La vie pesée + Suivre le futur Fuir le passé Oublier le présent Absent immobile Pierre tombale Dur insensible Indifférent mépris La vie du mort Peur lâche Assassin + Mais rien Seulement la Terre Seulement le Ciel Être à demeure Avoir du cœur Faire sa chance Anonyme créance D'un humain D'une humaine	De l'Humanité + Écris encore ! Et crie toujours ! Peu importe ton sort Il restera ton amour Si tu nous as comblés Tu vivras toujours Dans nos poitrines Changent les esseulés Les orphelins du temps Qui vivent l'éternité + Ne t'inquiète plus mon ami(e) Nous sommes à tes côtés Toi qui nous as choyés Sans rien dire ou demander Nous étions nous sommes Avec toi sans penser Juste à sentir ta présence Le beau silence de l'amitié Où tu as fait apparaître Les poètes Que nous sommes devenus
--	---	---	---

### Vouloir faire un aveu

A propos de « Vouloir » ; juste vouloir faire un propos. Un poème narrateur qui, en concentré de réflexions, nous livre toute la vie enchaînée, castrée, un bout de papier qui réfléchit à la place des siècles.

« Vouloir », en quelques mots, n'est pas un verbe conjugué au futur, mais plutôt un coup dans la marre, un coup de pied dans la fourmilière qui nous permet de tout « vouloir » voir et élucider.

Situé entre le sacré et le profane, « Vouloir » tente de sacrifier les temps médiocres et profaner l'exactitude de la souffrance et de sa bascule. Dans ces contrées joyeuses et pleines d'amitié, le malheur, en aveugle cul-de-jatte, n'a aucune chance d'y mettre le pied.

« Vouloir » est très pressé et nous montre le chemin de la liberté, la vie, la joie d'aller au-delà de l'éphémère au singulier et en plus rien.

Le néant du nihilisme qui nuit à la poésie et provoque la nuit du charlatanisme sophistiqué qu'on appelle d'un nom coloré « civilisation moderne », est tout simplement insulté, malmené, jeté hors circuit des poètes qui ne veulent rien savoir mais sont plutôt subjugués par « Vouloir » et le transformer en valeur éternelle afin d'amadouer les diables de la mémoire et donner du tonus à l'éternité pour qu'elle puisse déjouer la mort comme elle le fait déjà avec brio.

Les astres, grands et petits, vont et viennent, changent d'adresse mais jamais avec maladresse ; ils connaissent les rois, les parois de l'orgueil et les lois de l'amour qui s'adressent à leur cœur où le bonheur prospère sans faire les champs, sans se ruer pour tourner de roue, sans fouler sur les cadavres des autres. Pour dire que la rage n'est pas toujours nocive à la santé du poète ; elle lui offre sa chance d'être, de devenir humain, sans cri, sans larme, sans aucune arme.

« Vouloir » c'est la jolie fragrance de l'amitié.

Abdecelem Ikhlef professeur



نزار علي

Nizar Ali BADR sculpteur



## POUR LA POÉSIE

Le fait est dégradant pour la poésie, la dénuder de son sens humain, de son âme première, lui octroyer une identité usurpée, bafouée, taillée sur mesure afin de l'achever ou de la laisser amputée, étourdie, inachevée. Boucler la boucle de l'inconscience serait une décision fatale aux bipèdes que nous sommes. La société moderne est tombée victime de toutes les affres qu'elle a engendrées. Automutilation ou absence de miroir dans lequel l'image aura une chance d'être revue et corrigée.

Les textes du poète Montmory se lisent dans tous les sens car ils défendent la même cause ; « engagés » disent certains, mais la poésie ne se souvient pas des lettrés et d'autres littérateurs capables, en ex professo, de catégoriser la parole de l'homme et lui coller une identité meurtrière. Faiseurs de chemins caillouteux, de rencontres douteuses, de musicalité qui laisse à désirer, de refrains grossiers, ils abiment la splendeur et le lyrisme de la parole.

Dire l'humain et ses périple existentiels nécessite une honnêteté et un engagement sans hésitation aucune car l'égoïsme pousse chacun de nous à dire : « sans moi, que deviendrait le monde ? ». L'éphémère se meut en légende et se perpétue dans l'ignorance macabre, asile de toutes les erreurs, de toutes les machinations préméditées et les paroles dénigrées. La poésie se fait devoir de sauver le Monde, pas le Cosmos en tant qu'imaginaire défiant l'intelligence humaine mais en Sourire apte à déclencher une épidémie de joie, une euphorie perpétuelle qui, de sitôt, devient le nid de tous ; le Monde de toujours sans les salauds.

La poésie offre la possibilité de jouer au magicien, au prestidigitateur agile, de saisir l'insaisissable et d'élucider les rapports sensibles et fragiles de l'homme avec ce qui le taraude. Dans le

poème, il paraît qu'il n'est jamais trop tard de courir, d'espérer, de se renouveler avec chaque aube. De s'adresser aux autres, qui ne sont en fin de rêve que nous-mêmes. Notre propre lucidité qui nous anime. C'est cela la noblesse de cette poésie qui persiste, médite, milite sans relâche afin de rendre justice à toutes les causes marginalisées.

Abdecelem IKHLEF

*Je n'ai que des chansons  
Pour celui qu'on enchaîne  
Pour la main qu'on refuse  
Pour le jour qu'on accuse  
Je n'ai que des chansons  
Pour les blés qu'on piétine  
Pour la nuit qu'on malmène  
Pour la colombe en deuil  
Sur l'olivier brûlé  
Mais je sais qu'un refrain  
Ça peut faire du bien  
Donne-moi ta main  
Viens...*

Malek HADDAD

*Exister Est-ce Seulement Vivre ?*

L'Art est pouvoir.

- Non pas pour dominer des pays et changer des sociétés ou pour provoquer des révolutions ou opprimer les autres.

... C'est le pouvoir de toucher l'âme des hommes et, à la fois, d'y semer les graines de son amélioration et de son bonheur. Jocelyn WOMBA

Je ne suis pas de ceux qui croient qu'on peut supprimer la souffrance en ce monde ; la souffrance est une loi divine ; mais je suis de ceux qui pensent et qui affirment qu'on peut détruire la misère.

Victor HUGO

Société sans roi

Humanité sans frontières

Religion sans livre

Société sans misère

Religion sans l'enfer

Humanité sans la guerre



**La plus haute autorité  
c'est le peuple !**

Dans ma pensée il y a la fraternité pour base et le progrès pour cime.

Je ne dis pas diminuer, amoindrir, limiter, circonscire, je dis détruire. La misère est une maladie du corps social comme la lèpre était une maladie du corps humain.

Détruire la misère ! Oui, cela est possible. Les législateurs et les gouvernants doivent y songer sans cesse ; car, en pareille matière, tant que le possible n'est pas fait, le devoir n'est pas rempli. Victor HUGO

## MON CŒUR T'ESPÈRE

Je n'aime pas être suivi. Je préfère que nous marchions ensemble. Si nous parlons de notre Constitution, sache qu'elle est nous, qu'elle est ancrée, en nous, qu'on ne peut nous dissocier, qu'elle nous constitue, elle fait partie de notre corps, chacune de nos pensées et chacun de nos sentiments naissent entiers de notre constitution, comme notre respire au grand air, comme nous marchons sur les chemins, pour sentir la vie, la vie que notre curiosité imagine, avec ce don que nous avons de donner ce que nous donnons de nous-mêmes, de donner à l'autre le peu que nous possédons, et pour être riches, nous avons toute la vie pour le sentir, nous sommes des humains qui se partagent l'Humanité entre l'homme et la femme, et nos enfants, la tendresse et le courage, sur la Terre, île ronde, dans l'Univers, notre horizon le ciel et nos rêves les étoiles, quand le jour et la nuit se relaient pour garder la paix, et que nos passions s'épuisent en perdant leur sang dans le rougeoiement des couchants, et qu'aux levers les rêves nous laissent les balbutiements d'un chant toujours nouveau, comme l'air vif du vent qui pénètre dans la poitrine d'un enfant qui naît, c'est un nouveau monde au monde que l'on fait en marchant, bras dessus bras dessous.

Je n'aime pas être suivi. Je préfère que nous marchions ensemble. Qui me suit ou me précède n'a rien à me donner mais tout à me prendre, mais moi j'aime partager, alors, marche à côté de moi, pour tirer le rideau de l'inconnu, ensemble, d'un geste solidaire, afin que l'horizon recule d'un pas à chacun de nos pas, et que l'éternité de l'amitié soit renouvelée comme le présent cadeau de ta main dans la mienne.

Notre constitution est le meilleur rempart contre tous les abus des suiveurs et des meneurs.

À force de suivre l'individu devient servile.

À force de mener l'individu se corrompt.

Marchons ensemble tant que l'oppression sera, d'hier comme de demain, soignons notre constitution pour que jamais ne s'éveille l'instinct des mauvaises bêtes humaines dont la langue ment quand les gestes sont faux, bêtes humaines dont le geste violent réclame des hymnes de délivrance.

Les chants de liberté accompagnent l'austérité quand les chants d'amour délaissent les opprimés.

La liberté et l'amour ne font pas usage de mots, et la musique ne vient que des battements des cœurs où tendresse et courage cohabitent et c'est tout dire.

Nous ne pouvons gouverner l'amour, nous aimons sans raison.

La liberté ne se négocie pas, nous sommes libres ou pas.

Mais la liberté n'est pas une tradition, il faut la rappeler à chaque occasion quand un ordre est donné.

Dire non est le principe de base du libre.

L'anarchie naturelle de la vie nous impose d'occuper librement notre paresse. Sans foi ni raison. Juste est le plaisir de sentir la vie. C'est une façon d'admirer notre possession. Notre avoir : la vie. Notre seule chance : vivre.

Dire non – même quand il faut dire oui, c'est comme dire : je suis. Cela exclut les autres de soi mais les rejoint par l'être : nous sommes tous des humains. Cela suffit de nous ressembler pour que je sois pour moi avant toi. Moi, c'est moi, toi, tais-toi, le temps que je me décide comment je te vois et si je t'écoute.

Maintenant, j'ai dit tout ça, mais, si tu viens chez moi, entre sans frapper, mon cœur t'espère. Pierre Marcel Montmory – trouveur

À Babel,

Adieu !

Adalbert Gaufileys, le vieux trouveur, s'était retourné sur nous alors qu'il reprenait la route dans le couchant du Soleil :

À Babel,

Adieu !

Sans qu'une ligne fut tracée il avait arpenté de son souffle le cercle de notre communauté et chaque vers avait exprimé un sentiment dans son entier.

Était-il à cours de provisions ou allait-il trouver une nouvelle inspiration dans le prochain jour qui s'annonçait déjà ? À la fin de cette nuit où sa parole nous avait abandonnés à notre destin silencieux ? Nos oreilles encore pleines du bruit de ses syllabes de pierres forgées au feu par ce maître de vie dont les vocables emplissaient nos têtes de mots nouveaux que les anciens buvaient à sa bouche comme des élixirs de jeunesse ?

À Babel,

Adieu !

Adalbert Gaufileys, il repasserait par ici dans une éternité, ni plus ni moins, comme lorsque nous disons à la naissance de chaque enfant qu'il est un nouveau monde au monde !

À Babel,

Adieu !

Seule la vague et seul le vent sur le rocher de la Terre.

Ma marche rapide détourne mon chagrin et l'inquiétude s'éloigne.

Combien de pas encore pour retrouver mon calme.

Le jour éblouissant rudoie mes nerfs.

Le fracas de la mer se mélange à l'eau salée de mes larmes.

Le vent mugit et m'asperge d'embruns.

Mon cerveau bouillonne de mon sang.

Noyé dans la brume, je serre les poings en appuyant ma marche; et je tire l'horizon à moi, vers la clarté du Soleil.

Je laisse là la mer et gravis la dune.

Le sable collé à ma silhouette flageolante, je ramène à moi mon ombre qui ne me cède aucun pouce de terrain.

Ma marche pénible me charge une lourde fatigue sur le corps.

Je rage. Je grince des dents.

Des rayons de lumière blanche, et dans ma main la main de mon enfant qui rit, et alors, je suis dans les pensées d'une femme, et puis, avec des amis qui m'espèrent.

Pourquoi ai-je toujours du chagrin et pourquoi cette fièvre chaque fois que je me vois seul.

Ma voix me parle, mes yeux me voient, mes oreilles m'entendent, ma peau me touche, mon nez hume mon odeur.

Ivre de joie et de chagrin mêlés, ayant bu sucre et amertume, j'ouvre mes bras, mon sang se calme.

Le chagrin derrière moi. La joie libérée. Rien d'autre.

Je mesure mes pas dans ma tête et mes pieds me racontent tout ce qu'ils peuvent tirer du sol.

Tombé, le vent me relève; debout, la vague me ramène vers le rocher de la terre, ou alors la mer m'enlève.

Que d'épines dans la braise quand la peau découvre la chair et que les os flambent pour allumer le sang. Et que la moelle bout jusqu'à ce que toute parole soit fondue dans le moule creux de la souffrance. Et qui délivre un atome de joie. Et qui fera naître le sentiment dans un cœur raisonné.

Assis sur le rocher, je me suis laissé aller. La mer m'a rappelé à sa marée entêtée, et son eau m'aurait engloutie si je n'avais pas bondi pour rejoindre la rive et y planter mes deux pieds et reprendre ma marche. Je

tangue, saoulé par l'averse de brume affolante dont j'ai bu de fortes gorgées.

Je n'écris pas encore, je serre les dents. Je regarde au loin dans la brume de l'inconnu, ma présence dans cette lumière, le jour me brûle en dedans. Il y a quelque-chose d'obscur derrière moi, le passé qui ne peut me dépasser. Je respire mes émotions à fleur de nuit.

Là-bas, est-ce la porte ouverte du camp que laisse ouverte le rêve impétueux de l'amoureux ? Dois-je attendre que les bras parents de mon être possèdent un laisser-passer ? Où fuis-je à toutes jambes loin des tortures ? Enveloppé du drap de ma peau, en route, je m'écarte des miradors. J'avance, toujours j'avance, tant que je peux marcher, le danger ne me rattrape pas.

Et puis je rejoins l'ami qui m'ouvre sa porte et nous ne sommes plus qu'une parole. À côté de mon chemin, se révèlent les abîmes de la trahison. Ici, je ne suis personne, seule mon idée peut entraîner des suiveurs dont j'ai peur qu'ils ne soient de la racaille à profiter des survivances.

Je ne survis point. Mon cœur bat ma volonté calme. Le courage d'aimer met mes sens en alerte et, à l'instant, l'émotion du voyage prévient mon intelligence, de mon point d'ancrage dans cette vaste existence terrienne.

Je suis ce petit enfant qui attend son père à la sortie du camp. Je suis ce petit enfant qui attend sa mère de l'autre côté de la frontière.

Une vague soustraite à la mer a frappé le rocher et une pierre a roulé sur le sable mouillé. Je suis cette pierre. Une pierre de rêve, un morceau d'étoile dans le lit du dormeur. Et qui me trouvera au réveil aura la surprise de la joie, et moi, moi, je retournerai dans le flot des larmes pour me ressourcer de bonheur. Le bonheur de pleurer parce que j'ai la vie et je suis encore.

Le savant marche tête haute dans la poésie.

Le poète va pieds nus dans le savoir.

Poésie La Vie

*Pierre Marcel Montmory maître trouveur*

*Nizar Ali BADR sculpteur*

"J'aime me sentir étranger car alors je ressens encore davantage mon humanité".

*Pierre Marcel Montmory trouveur*



photographie d'Abdulkadir Karatas



## PIERROT

*(Naissance d'un personnage)*

Achète-moi une tour Eiffel. Y en a pas des merveilles comme ça, où je vais.

Le petit bonhomme tire sur la main de sa mère, pile sur la pointe de ses souliers, se cabre pour admirer la grande dame élégante dans sa dentelle de fer. Au-dessus de sa coiffe piquée d'antennes pour écouter l'Univers, le ciel n'est pas très haut.

Achète-moi une tour Eiffel.

C'était juste au réveil, au sortir du rêve, le ressac de la première vague du petit jour dans un éclat de lumière blanche.

Achète-moi une tour Eiffel. Je connais des merveilles et je vivrais de les avoir connues.

Le petit garçon pose un baiser dans le creux de sa main et souffle dessus vers la tour qui ne bouge pas d'un écrou. Il faut prendre un ascenseur pour lui baiser le cou à la dame de fer.

Le petit garçon tire plus fort sur la main de sa mère. Sa mère s'arrête, le regarde et il la voit moins grande que la tour. Sa mère : qu'est-ce que tu veux, Pierrot ?

Achètes-moi une tour Eiffel, je veux une tour Eiffel. Bon, d'accord Pierrot ; viens.

Sa mère lui offre ce qu'il veut le plus pour emporter là-bas, en souvenir de cette visite à dame Eiffel. Un bon souvenir où il y a maman quand il souffle un baiser pour la chance.

Il pensait bien qu'il allait revenir à condition d'emporter ce souvenir. La petite tour Eiffel dans sa poche deviendrait un porte-bonheur, plus tard, quand il se serait rendu à l'exil.

À l'exil de toute terre et qu'un jour, fouillant dans sa poche et trouvant un morceau de ferraille ouvragé, il aurait connaissance d'un lieu-dit où paraissent des merveilles et alors l'exil s'ouvrirait, comme l'île des milles merveilles.

L'aventure recommencerait. Et chaque jour, l'un après l'autre, à courir sur les rives au pied des merveilles.

Il frissonne un instant soumis à d'intenses émotions. Il se relève, debout, indéfiniment, dans la clarté blafarde de l'exil, exigeant au moins le souvenir d'une merveille. Une merveille à la mesure d'un homme.

La lumière se rallume à l'évocation du souvenir de la tour Eiffel. Des lignes de ses mains part une nouvelle dimension. Pour sculpter sa propre ombre, son exil infini.

Même sans icône, sans effigie, il lui faudrait créer le souvenir de sa propre merveille. Le petit homme encore primitif ne pense pas à cela, ou il ne pense qu'à cela, qu'à sa propre réalisation.

Sa pensée, à l'ombre de l'image, féconde la lumière d'autres mondes. C'est ainsi qu'il repeuple son exil et qu'il sent du même coup le sang vif couler par tout son corps et que son esprit recrée pour lui sa lumière. Une merveille promise offerte à son cou.

*(Pantruche : Paris - argot)*

Pierrot rejette violemment le drap de dessus sa tête et bondit hors du lit, retombe sur ses pieds en poussant un cri bref pour chasser de son esprit les images qui le hantaient pendant son sommeil.

Il est maintenant vif et clairvoyant. Et déjà à la tâche. Il sculpte toute sa journée. Des tours Eiffel.

## MATOU D'PANTRUCHE

*(à mon ami Gérard Legrand)*

Ô, Matou d'Pantruche  
T'es parti pour Trucmuche  
Si l'amitié est l'égalité des amis  
Je dois mourir aussi

Comme j'ai jamais palpé  
J'me suis abîmé les mains  
Ma guitare est usée  
J'm'en vais demain matin

Ô, Matou d'Pantruche  
T'es parti pour Trucmuche  
Si l'amitié est l'égalité des amis  
Je dois mourir aussi

Elle m'a tatoué une ancre  
Sur la blessure de mon cœur  
Elle voulait bien d'un cancre  
Qui la prenne pour une sœur

Ô, Matou d'Pantruche  
T'es parti pour Trucmuche  
Si l'amitié est l'égalité des amis  
Je dois mourir aussi

Sur les boulevards du hasard  
Le destin tire ses couteaux  
Dans la fumée des bars  
La mort se couche tôt

Ô, Matou d'Pantruche  
T'es parti pour Trucmuche  
Si l'amitié est l'égalité des amis  
Je dois mourir aussi

C'est Hélène qui m'a sauvé  
Du vin où je noyais ma mélancolie  
C'est Dihya qui m'a bordé  
Danse jolie mélodie

Ô, Matou d'Pantruche  
T'es parti pour Trucmuche  
Si l'amitié est l'égalité des amis  
Je dois mourir aussi

*Mourir d'amour*

*C'est mourir de vivre.*

*Mourir d'amour*

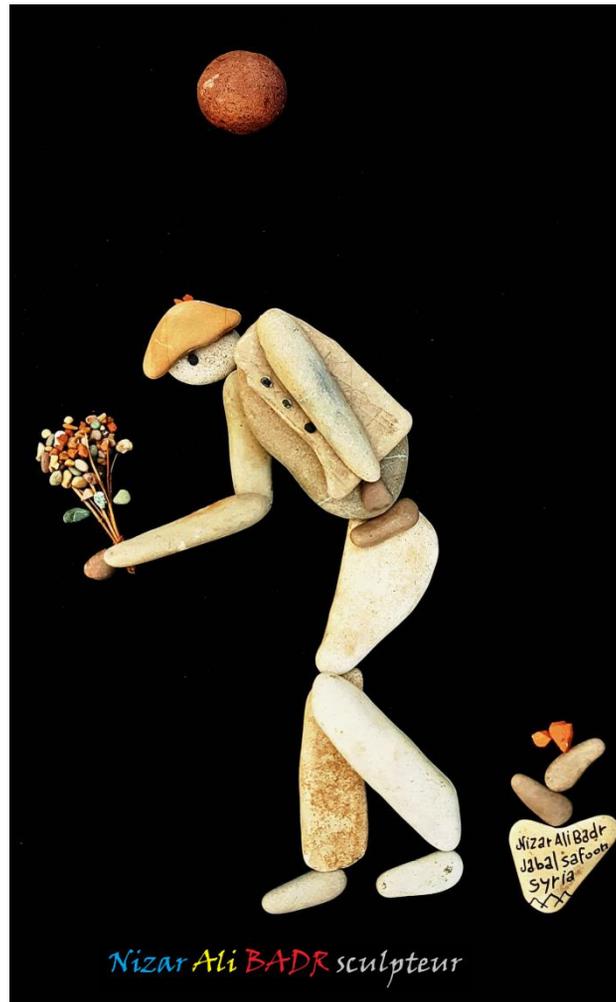
*C'est survivre à la mort*

*Vivre encore*

*C'est aimer toujours.*

*En développant ses sens naturels (vue; odorat; ouïe; goût; équilibre; toucher), l'humain développe sa connaissance de l'Univers pour acquérir un savoir dans le temps qui lui est donné par la mécanique des horloges. L'autonomie de l'humain est illusion, la technologie n'a d'efficacité qu'autant l'humain reste le médiateur entre la nature et ses outils-jouets. La religion n'est efficace que dans l'impossibilité à s'approprier une vérité absolue, elle restera une probabilité comme tout savoir. L'humain doit rester naturel pour ne point abîmer sa nature. Si l'humain croit qu'il s'autonomise mais, en fait, ne s'améliore que lorsqu'il accède à l'infini en développant ses sens naturels. Il invente alors un langage personnel pour entrer en relation avec l'éternité qui est poésie.*

*Pierre Marcel Montmory trouveur*



*Nizar Ali BADR sculpteur*

Gardez-vous de vous nommer poète car c'est une destinée que très peu d'êtres reçoivent et il faut aussi une grande santé pour.

Et pour être savant poète, il faut naître avec tout le savoir et vivre toujours au milieu du peuple. Oui, il faut passer la moitié de sa vie à observer tout ce qui vit et l'autre moitié de vie à fabriquer des poèmes dans un atelier que vous devrez construire avec votre tête et faire de vos mains les meilleurs outils. Si vous avez le confort méfiez-vous de lui, il encombre la liberté. Si vous ne possédez que trois bouts de bois et deux ficelles vous aurez l'imagination pour maîtresse. Vous devrez être né artisan et savant et donc discipliné. Les muses feront grandir votre génie

et toujours vous offrirez vos dons au peuple, c'est-à-dire devant tout le monde.

Vous ne gagnerez point d'argent à donner car les marchands ne veulent que prendre.

Si vous n'avez point d'ambition, ne cherchez pas à plaire, n'intriguez pas pour un statut, un salaire, des récompenses, vous aurez votre contentement dans l'anonymat car vos poèmes parleront pour vous. Ce qui doit rester se sont les poèmes paroles dans le vent bienfaiteur anonyme. Le poète annonce le recommencement du monde, il marche au côté de son peuple et ne prend aucun parti.

Ce qui est sacré pour le savant et le poète, c'est la vie.

Le sujet, le verbe, le complément et l'objet du poème est tout ce qui vit : les humains et les autres races animales, végétales, minérales et toutes les choses que l'humain crée à partir de tout.

Le poète et le savant sont comme les rossignols, ils chantent pour chanter, aiment pour aimer et, pour casser la graine, ils grattent le sol.

Alors, au travail !

Au travail, les artistes ! La rue meurt de vos silences ! Que les pouvoirs gardent les ruines et que poussent les ronces dévorantes !

Au travail !

Nous partons à pieds avec le vent dans les mains. Pétris de certitude que l'éternité est là, et que sa rumeur sous nos pas s'enfonce dans le sable. Nulle trace que ce verbe qui ne meurt jamais que si nous lui laissons le pouvoir de se taire.

*Pierre Marcel Montmory maître trouveur*





Nizar Ali BADR sculpteur

Un prophète n'écrit pas, c'est un homme de la parole.

Les fonctionnaires interprètent les paroles d'un prophète en les recopiant tant bien que mal et suivent les directives politiques et religieuses dominantes. Chaque idiot volontaire écoute les répéteurs qui déclament la mauvaise copie, la parole trahie.

L'idiot reste l'esclave des patrons qui rabâchent des idéaux.

L'idiot n'entend pas les pensées des gens libres qui parlent avec leurs mots à eux, des mots qui n'existent que par la parole vivante.

Parole vivante et non sédentaire.

Un véritable poète instruit; et est savant des rêves. Sa parole charme le peuple; sa parole éloigne le mal, sa parole guérit; sa parole provoque l'amour.

Les fausses paroles s'envolent tandis que l'oppression reste.

La censure et la délation sont les actes des gens soumis qui prient au lieu de s'instruire, qui espèrent au lieu de vouloir.

... Ainsi l'ordre s'installe : « Tu répèteras tout ce qui est permis et tu t'abstiendras de dire ce que tu penses ».

Alors les gens faibles et violents - parce qu'impuissants; qui ne s'aiment pas eux-mêmes et donc n'aiment pas les autres; les gens incapables de jouir des richesses de la vie : ces gens interdisent l'amour et déclarent la beauté criminelle; ces gens vivent dans la bestialité; interdisent l'intelligence; et assassinent celui ou celle qui ose prophétiser en son nom propre, dans sa parole de solitaire.

Il devient impossible à la classe culturelle de reconnaître dans la parole vivante du parleur solitaire, d'un seul prophète original, une langue unique, une exception.

Aucun savant poète n'utilise des mots officiels prescrits et rabâchés par les répéteurs à la solde des propriétaires de la terre et des propriétaires du ciel.

Les gens autoritaires sont indignes d'humanité, et ils créent le malheur.

*(Je prends ici la défense de tout(e) solitaire qui prend la parole en son nom propre et parle donc avec sa langue personnelle).*

Pierre Marcel MONTMORY





## LE TEMPS PRÉDATEUR - LA MORT NEUTRE - LA DIFFÉRENCE GUERRIÈRE

*Le savant :*

« L'Univers est composé de : 73 % d'énergie noire, 23 % de matière noire, 4 % de matière ordinaire dont 0,5 % de matière lumineuse, telles sont les proportions aujourd'hui soit 0,5 % de clarté pour 99,5 % d'opacité ».

**Maïmonide médecin :**

« Mon Dieu, remplis mon âme d'amour pour l'Art et pour toutes les créatures. N'admets pas que la soif du gain et la recherche de la gloire m'influence dans l'exercice de mon Art, car les ennemis de la vérité et de l'amour des hommes pourraient facilement m'abuser et m'éloigner du noble devoir de faire du bien à tes enfants. Soutiens la force de mon cœur pour qu'il soit toujours prêt à servir le pauvre et le riche, l'ami et l'ennemi, le bon et le mauvais.

Fais que je ne voie que l'homme dans celui qui souffre. Fais que mon esprit reste clair auprès du lit du malade et qu'il ne soit distrait par aucune chose étrangère afin qu'il ait présent tout ce que l'expérience et la science lui ont enseigné, car grandes et sublimes sont les recherches scientifiques qui ont pour but de conserver la santé et la vie de toutes les créatures.

Fais que mes malades aient confiance en moi et mon Art pour qu'ils suivent mes conseils et mes prescriptions. Éloigne de leur lit les charlatans, l'armée des parents aux mille conseils, et les gardes qui savent toujours tout: car c'est une engeance dangereuse qui, par vanité, fait échouer les meilleures intentions de l'Art et conduit souvent les créatures à la mort. Si les ignorants me blâment et me raillent, fais que l'amour de mon Art, comme une cuirasse, me rende invulnérable, pour que je puisse persévérer dans le vrai, sans égard au prestige, au renom et à l'âge de mes ennemis. Prête-moi, Mon Dieu, l'indulgence et la patience auprès des malades entêtés et grossiers.

Fais que je sois modéré en tout, mais insatiable dans mon amour de la science. Éloigne de moi l'idée que je peux tout. Donne-moi la force, la volonté et l'occasion d'élargir de plus en plus mes connaissances. Je peux aujourd'hui découvrir dans mon savoir des choses que je ne soupçonnais pas hier, car l'Art est grand mais l'esprit de l'homme pénètre toujours plus avant».

*Le poète :*

« L'Humanité est faite avec 0,5% d'intelligence donc, 0,5% de gens éclairent le monde et 99,5% sont peureux et lâches; faibles et violents. La force c'est l'intelligence ».

**Mahmoud Darwich poète, écrivain :**

« Je fais partie de ceux qui considèrent que la pensée, la conscience et la culture ne peuvent déboucher sur la poésie qu'en passant par les sens. Le poète se doit de cacher ses sources de connaissance pour s'avancer comme si tout lui venait de l'instinct. Le paysage poétique arabe est aujourd'hui le théâtre d'un débat entre deux courants : celui des partisans de la poésie « mentale, et celui des partisans de la poésie « lyrique ». »

« L'exil ne finit jamais, qu'on soit loin de la patrie ou qu'on y vive. Je vous renvoie à ce propos au merveilleux texte d'Abou Hayyân al-Tawhîdî sur l'étranger. Les niveaux, les aspects, les états du statut d'étranger sont multiples. On peut être exilé dans la langue, dans l'amour, dans l'attitude vis-à-vis de la justice, de la vision différente de la vie. Tout comme on peut l'être du fait de l'occupation ou de l'enfermement. L'exil véritable est celui qu'on ressent dans sa patrie, l'exil intérieur. Certes, la situation particulière des Palestiniens génère de l'exil, mais il est vrai aussi que l'Arabe, en général, est « étranger de visage, de main, et de langue », selon le célèbre vers de Mutanabbi.

(...) Après tout, l'exil n'est-il pas l'une des sources de la création littéraire à travers l'Histoire ? L'homme qui est en harmonie parfaite avec sa société, sa culture, avec lui-même, ne peut être un créateur. Il lui faut une forte tension intérieure pour transgresser les règles, condition nécessaire de toute création. Et cela demeure vrai même si notre pays était un Éden, même si nous parvenions à en faire un Éden. La disposition vitale au renouvellement est le ferment du besoin de créer. Et si le bonheur, l'accomplissement, les cercles bouclés, peuvent engendrer de bonnes mœurs, ils ne donnent jamais le jour à une vraie littérature. »

- Craignez-vous de perdre le rêve ?

« C'est un mythe vivant dans ma poésie. Toujours, la peur de briser le rêve. Dans mon dernier recueil je dis que j'ai un seul rêve : en trouver un. Un rêve, c'est un morceau de ciel en chacun de nous. Nous ne pouvons pas être totalement pragmatiques, totalement réalistes. Nous avons besoin d'un peu de ciel pour trouver l'équilibre entre le réel et le rêvé. Le rêve est la région de la poésie. »

Arrivé à la maison des étrangers, en toute détresse, après plein d'épreuves, l'étranger n'a pas d'identité, mais le courage d'aimer et le poète savant et l'eau des rochers.

À notre Dame des Ruines, sculpté dans la pierre, le masque des tyrans du coupe-gorge de la rue au Pain, près de la prison de la nation où la parole vole au vent la vie, la jeune fille à la rose porte le bâillon des poètes et dans sa langue elle est le chiffon rouge.

Mais, les idées sont des asiles; le présent de la mort - contre l'amour insolent et la beauté consolée par un poème.

À l'aube d'une nuit de comédie, il s'agit de penser les États comme des commissariats, avec l'orgueil des fiers, le rire du néant et le feu des étés.

Qui a le courage d'aimer la tragédie des peuples est à Paris, la capitale des stupéfactions et des étrangers. Car les pays sont dans les rêves du savant et du poète qui vont, le cœur en paix, seuls.



## PROPAGANDE PASSEPARTOUT

La propagande ne peut pas être pire, elle devient pire.

Partout, les gouvernements honnêtes sont horrifiés.

Le cri monte des pays qui sont tombés sous le marteau de l'ordre. L'ordre n'a pas seulement été transformé en désordre mais en chaos global.

Les invasions, les guerres, les guerres indirectes, les frappes aériennes et les occupations agressives lancées par ces soi-disant « *démocraties libérales* » ont mis fin à la vie de millions de personnes, ont transformé des millions d'autres en réfugiés et ont ruiné ou détruit des pays entiers.

La force motrice de la propagande est un poison sans limite, qui crée une telle haine que les gens sont prêts à croire n'importe quoi, à justifier n'importe quoi, à écrire n'importe quoi et à faire n'importe quoi pour voir l'ennemi anéanti.

L'invalidation morale, description par

description, va jusqu'à la déshumanisation.

L'ennemi en tant qu'être humain est supprimé de l'espèce comme « *le seul spécimen antihumain de l'humanité* » : le public a déjà été formé à croire que l'innommable ennemi est congénitalement capable de commettre n'importe quel crime : une bête grognant, écumant de la bouche et prêt à violer.

Après avoir appris à haïr, les soldats partent les tuer la conscience tranquille, tandis que leurs femmes entretiennent le feu à la maison et haïssaient tout autant l'ennemi. Le soldat ennemi a été transformé en singe dégoûtant, les articulations traînant sur le sol, prêt à violer la première femme blanche venue.

Les « *dommages collatéraux* » acceptables sont la population civile déshumanisée : On pourra bombarder et larguer des bombes parce que ce ne sont

pas de vrais humains qui seront tués. Les bombardements incendiaires ont brûlé vifs des dizaines de milliers de personnes.

Le racisme est lié à la décision d'anéantir des villes qui méritent leur sort. La plupart des villes ennemies ne disposent que de quelques fusils pour se défendre.

L'« *attaque préventive* » est une guerre d'agression soigneusement préparée, destinée à détruire le symbole fondamental de l'indépendance.

Les médias se montrent enthousiastes, quand ils ne sont pas malveillants.

C'est peut-être ce qui rend la situation si dangereuse. La guerre est existentielle, pour une puissance mondiale en déclin.

Il y a les faits et les faits médiatiques, autrement dit les faits réels et les faux faits.

Les faits réels ne comptent pour les gouvernements

occidentaux et leurs médias que s'ils servent les intérêts « *occidentaux* ».

En général, cependant, les faux faits – les fake news – dominant lorsqu'il s'agit de questions de portée mondiale.

Sur les ennemis de la puissance mondiale, les médias ont une mine jaillissante d'abus, de désinformation, de mensonges purs et simples et de suppression de toute information qui expose la fausseté de leur récit.

Tout accès à des informations contraires est supprimé et les gens tombent dans le panneau partout en « *Occident* ». Jour après jour, on les amène à accepter ce qui pourrait arriver ensuite, en fonction de la mesure dans laquelle la super puissance et leurs partisans sont prêts à aller jusqu'au bout, mais une guerre ouverte contre les états indépendants, avec toutes ses conséquences horribles,

plutôt que la guerre par  
procuration qui se  
déroule actuellement,  
ne peut être exclue.

Un homme providentiel se fait connaître en tant que comédien de bas étage à la télévision - son profil médiatique lui étant d'un grand secours, change de voie pour se lancer dans la politique; c'est un artiste médiatique expérimenté qui sait comment travailler avec un public, en particulier lorsque ce dernier a déjà été conditionné pour croire tout ce qu'il a à dire, en l'occurrence continuer à calomnier devant le monde entier.

Le titre de plus grand criminel de guerre devrait certainement être attribué sur la base de la responsabilité du nombre de vies anéanties et de pays détruits.

Mais non ! Il ne s'agit pas de savoir qui est le plus grand criminel de guerre, mais qui on peut persuader de l'être.

Sur cette base, la puissance mondiale a connu un succès éminent à chaque fois. Les médias sociaux et d'entreprise fonctionnent comme un bras de propagande de son gouvernement.

L'ennemi est innommable, l'étranger est un déplacé, le fuyard un mi barbare, jamais totalement civilisé, aux yeux des modernes, ennemi caricaturé comme rugissant lorsqu'il sort de sa grotte.

La guerre de propagande est menée contre les peuples résistants par l'ensemble des médias de la puissance.

Et la puissance écume, frustrée, parce que, s'ils gagnent haut la main la guerre de

propagande, ils ne gagnent pas la guerre qui compte, celle qui se déroule sur le terrain. Néanmoins, ils ont mis au point un modèle qui convient à toutes les circonstances.

Quelle que soit la nature de votre désaccord - la guerre ou la pandémie de Covid - vous serez exclu des médias institutionnels si vous élevez la voix, vous serez déclassé par les médias sociaux pour avoir diffusé des « fausses informations » et vous perdrez probablement des amis.

La vérité (« ce que vous devez savoir ») est ce que les médias vous disent qu'elle est.

Ceux qui rentrent dans le rang - qui se conforment - doivent se souvenir de la nuée de mensonges racontés par ces mêmes médias, des mensonges qui ont été essentiels au lancement et au

maintien de guerres qui ont détruit des pays et mis fin à des millions de vies.

Après la dernière crise, les médias se sont excusés de s'être « trompés », mais ce n'était qu'une tromperie intéressée. C'était la conclusion des inspecteurs, mais ces organes influents de l'opinion publique voulaient vous faire croire le contraire. C'est le rapport corrompu qui a fait les gros titres, et non la preuve.

Les médias se livrent actuellement à la même manipulation de la vérité et il ne fait aucun doute qu'ils trouveront une excuse pathétique si les vérités enfouies sous un monticule de mensonges sont un jour déterrées. Le résultat des médias répressifs rivalisent avec les pires dictatures.

Anonyme





## LA MONTÉE FULGURANTE DE L'EMPIRE.

*La condition principale pour l'émergence d'un phénomène de ce type est la dictature elle-même. Une sorte de société anonyme informelle, sans autre projet que de conserver le pouvoir par tous les moyens, sa seule vocation et son unique compétence.*

*Ce système est une organisation parasitaire dont la « qualité » première est sa capacité de nuisance. Cette dictature prospère vide l'État de sa substance, en réduisant les institutions au rang d'appareils serviles, en niant le droit en permanence. Elle s'appuie sur des réseaux clientélistes.*

*C'est ce qui explique le dysfonctionnement complet de l'État, l'inanité de l'administration et sa stérilité absolue face aux problèmes du monde dans cette atmosphère irrespirable de corruption générale.*

*Au-delà des façades et des prête-noms, les premiers responsables sont aujourd'hui ceux qui commandent effectivement le pays et leurs successeurs. C'est-à-dire ceux qui dirigent en titre ou de fait les appareils sécuritaires qui coiffent l'armée, qui font et défont les chefs d'État. Ceux, inamovibles et solidaires, les « décideurs ».*

*Beaucoup de cadres actuels, dans l'appareil des états et des entreprises publiques, notamment ceux issus des avatars successifs des partis nationaux, ont été très imprégnés par la culture autoritaire du parti unique. Leur formation politique est fondée sur l'observance stricte de la ligne fixée par l'instance de direction.*

*Une franc-maçonnerie de substitution animée des meilleures intentions sociales, sensibles au départ aux inégalités et à l'arbitraire, ce sont des cadres disciplinés, tout à fait prévisibles, habitués à épouser les sinuosités*

*d'une ligne politique qui se décide au-dessus d'eux et sur laquelle ils n'ont guère de prise ou d'influence... Finalement, le centralisme « démocratique » et le fonctionnement hiérarchique vertical d'une armée ont beaucoup en commun...*

*Nombre de cadres dirigeants – pas tous, il faut le souligner – sont toujours subjugués par l'autorité et le pouvoir, en même temps qu'ils nourrissent un complexe d'infériorité, une forme de culpabilité, en raison de leur rôle très secondaire.*

*L'appellation de « Pouvoir » – terme qui laisse transparaître une certaine crainte déferente – pour désigner le sommet de la dictature, trouve son origine dans ces milieux.*

*Plutôt habilement, par un mélange subtil d'intimidation, de répression, de corruption et de tolérance « amicale », le régime sait « gérer » cette mouvance, notamment les étudiants qui forment le gros des cadres actuels, en favorisant l'entrisme et la récupération. Ces gens forment une partie non négligeable de la technostructure du système, les cadres techniques chargés des affaires courantes, de la gestion administrative, économique et des médias. Cette élite, au fil des promotions et des avantages acquis, est coupée de la population et des difficultés rencontrées par le plus grand nombre. Ainsi, ses membres considèrent globalement la base des partis nationaux comme des cohortes de « gueux » ou de lumpen prolétaires méprisables.*

*Viscéralement antireligieuse, au nom d'une interprétation dogmatique de la lutte contre l'obscurantisme, cette élite produit des milices, fournit l'habillage théorique, acceptant avec empressement le*

rôle d'alibi intellectuel de toutes les dérives, y compris les plus criminelles — ainsi l'institutionnalisation répression comme mode de gestion « ordinaire » de toute opposition. Souvenons-nous par exemple des thèses clairement fascistes qui justifient la politique d'éradication...

Une organisation populiste à connotation « justicialiste », regroupe des individus provenant de tous les horizons politiques, mais dénués de formation, sans réelle préparation à l'encadrement d'un mouvement puissant qui porte les revendications d'une partie de la population.

Pour beaucoup en effet, le seul refuge possible devant l'arbitraire, la corruption et le désespoir est soit la religion, soit la révolution.

A priori donc, tous ceux qui se réclamaient des valeurs religieuses ou révolutionnaires pour dénoncer les régimes, le plus souvent au moyen d'un discours incantatoire d'inspiration moralisante et bigote, ou idéologique, sont dignes de confiance. Mais l'organe de direction de ces partis nationaux ou religieux est en réalité truffé d'agents doubles, de provocateurs qui ont la part belle face à des dirigeants « spontanés » qui ne sont pas tous désintéressés, comme on peut le voir par la suite. Les quelques responsables sincères et compétents sont systématiquement éliminés après la première heure de révolte ou après leur longue détention et le reste est préservé pour être utilisé à point nommé par les services secrets.

On peut vérifier l'apolitisme et même l'analphabétisme politique, des « grandes » figures. L'ignorance des rapports de forces, l'absence de sens politique, font de ces gens la proie facile des manœuvres d'intoxication et d'infiltration des services secrets. Combinée à l'extrême brutalité de la répression, l'action psychologique n'a pas de grandes difficultés à susciter des vocations de maquisards, que les chefs des partis savent manipuler pour massacrer au service d'un terrorisme des états.

Pour l'instrumentalisation, il suffit d'interroger l'histoire récente des pays. Les guerres abondent en exemples de faux maquis, de contre-maquis, d'utilisation par les armées d'une large gamme de méthodes d'intoxication — de l'infiltration d'agents doubles à la pratique du « faux drapeau ». Au cours des guerres, nous avons vécu le sinistre héritage contre-subversif des armées largement utilisé et amplifié à un niveau inédit par les politiciens

La ligne générale de gestion de la crise politique des états est fondée : le mensonge d'un côté et la terreur de l'autre, avec une saturation de violence.

La société tout entière est submergée, assommée par une violence inouïe, aveugle, massive, durable et multiforme aux origines indéchiffrables et aux objectifs immédiats peu compréhensibles. Cette hyper violence planifiée, méthodique, ces fausses luttes revendicatives, ces mascarades de révolutions, de mouvements sociaux, ou de maquis bidons, sont la force de frappe stratégique du nouvel ordre.

Très rapidement, la plupart des individus qui peuvent encadrer les maquis « authentiques » sont tués, il ne reste plus alors pour les services qu'à « gérer » des desperados frustrés et le plus souvent totalement incultes. Au cours de ce cauchemar terrien, dans la tuerie générale, le combat des révoltés armés perd tout sens. Les survivants se retrouvent pris au piège de ce tsunami de violence sans issue de secours... Alors, dans ce contexte dont l'arrière-plan est constitué du chiffre effroyable de millions morts, de millions de disparus, de millions de personnes déplacées, d'une société gravement traumatisée, quelles peuvent être les options à la disposition d'un président mondialiste ?

Une étrange conception de l'immunité vise à occulter par la confusion les vraies responsabilités et à noyer le poisson en banalisant cette invraisemblable escroquerie.

Ce système ordonnateur, tout à fait incompetent est remarquablement efficace dès qu'il s'agit brouiller les pistes, d'effacer les traces de ses actes, de créer des leurres. Souvenons-nous ...

Des boucs émissaires de rang un peu plus élevés dans l'échelle de la prébende sont sacrifiés, quelques vagues ministres et apparatchiks déchus, sans importance dans le sérail, sont désignés à la vindicte populaire... Les vrais responsables de cette coûteuse mascarade commandent aux pays, ils sont totalement hors d'atteinte...

Les seconds couteaux sont surexposés pour étouffer dans la plus grande discrétion d'autres affaires, d'autres scandales... Comment, sur une très étrange planète la vie disparaît au détriment de son peuple et au profit de ses « maîtres » ?

Mon expérience m'apporte quelques éléments permettant de donner à cette fable quelques solides accents de réalité. Mais je ne suis pas le seul...

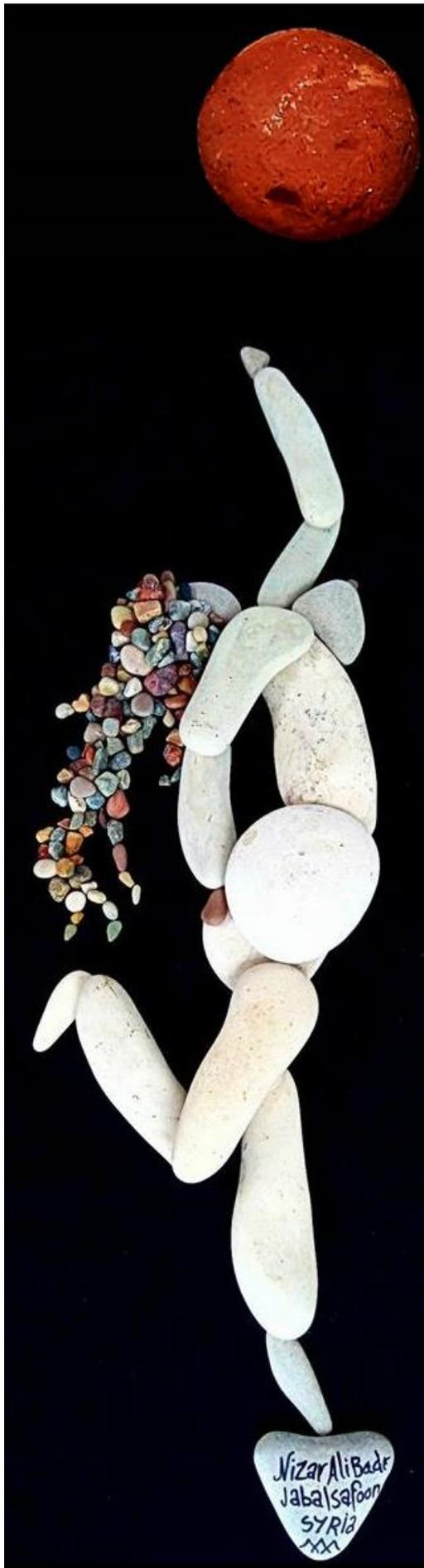
ANONYME

SYRIE



Nizar Ali BADR sculpteur

منحوتة نزار علي بدر



## LA LIBERTÉ S'AMUSE

Exilée sur le trottoir  
Circule la mémoire  
Communauté notoire  
Des jours et nuits sans espoir

Va le poète le dernier  
Vivre la vraie richesse  
Amour de l'éternité  
Contenter ses maîtresses

Et meurt l'envieux cupide  
Avec l'argent malheureux  
Le pauvre est stupide  
Avec l'or des orgueilleux

Exilé sur le trottoir  
Je fais tourner le monde  
Et jouis sans le vouloir  
La gueule rubiconde

Et vive la science bue  
Calice des délices  
La mamelle des repus  
Les plaisirs sans supplices

Et passent les fantômes  
La bourse des impuissants  
Jamais pouvoir ne chôme  
Les morts ne vont pas bandants

Exilé sur le trottoir  
Je rêve une chanson  
Au matin de tous les soirs  
Je chante à l'unisson

Et fais danser les muses  
Tu dois ce que tu te dois  
Tu pourras ce que tu pourras  
La liberté s'amuse

L'idéal de bien des gens traditionnalistes semble se résigner dans la venue d'une apocalypse qu'ils provoquent eux-mêmes par des croyances morbides dans le passé victimaire sans fin rabâché et regardent les yeux voilés d'amertume le futur comme mort pour eux.

Certains artistes chuchotent comme à un enterrement où l'on échange quelques trucs et des connections pour la pérennité du marché - où ils étalent leur déconvenue, leur silence moral et, ces mêmes artistes entourés des marchands de bonheur défenseurs de nobles causes vendeuses, ces artistes se font une place au-dessus du tout dans les nuages de leur fauteuil de stars établies dans le ciel cramoisi de la médiocrité en empêchant ainsi à beaucoup de jeunes poètes de mûrir comme des graines dans le présent qui semble un cadeau interdit d'ouvrir et seulement destiné à la mort.

Nous espérons tous, dans l'action saine d'offrir nos dons au public, sans arrière-pensées ambitieuses ou partisane. Aujourd'hui chacun est enfermé dans sa communauté, dans des principes.

L'argent et le repli sur soi ont vidé la place publique, abandonnée aux prédicateurs, aux charlatans, aux enfants gâtés de la petite bourgeoisie violente et revancharde

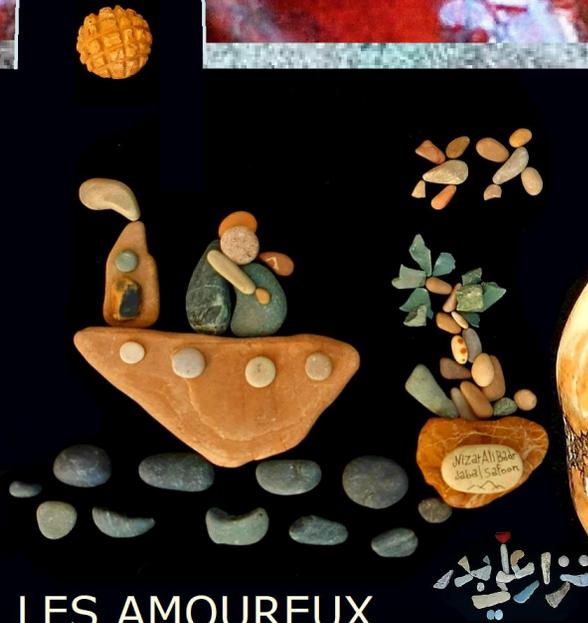
Ce qui fait le plus peur, ce qui est horrible et laid, ce sont les gens qui n'interviennent jamais pour crier au scandale, à la trahison des soi-disant artistes avec leur silence indifférent comme salut et qui polluent notre culture humaine, détruisent notre art de vivre.

Ce qui est affligeant c'est tant de haine pour les talents authentiques que l'on ignore poliment, l'indifférence qui honore les meilleur citoyens et le mépris qui estime nos bons savants et poètes intègres.

*Eugène Étic*



Nizar Ali BADR sculpteur



## LES AMOUREUX

Les amoureux sont libres  
Comme les oiseaux hors les cages  
Les amis partagent l'amitié

Les amoureux sont sages  
Comme les poissons dans la mer  
Ils aiment sans faute

Les amoureux vous accueillent  
Comme une terre tendre à fouler  
Ils sèment les graines de l'amour

Les amoureux dialoguent  
Comme le vent embrasse  
Avec la langue de l'amour

Les amoureux vous remercient  
Comme la joie enfantine  
Rit pour un rien qui fait joli

chanson de MONTMORY

w.poesielavie.com



[www.poesielavie.com](http://www.poesielavie.com)

Jabal Safoon

Nizar Ali BADR sculpteur



# Y A PAS DE NOM À LA MISÈRE

Je ne suis pas de ceux qui rues, des maisons, des m'en sens, moi qui parle, Tant que l'usure dévore nos croient qu'on peut supprimer la cloaques, où des familles, des complice et solidaire, et que de campagnes, tant qu'on meurt souffrance en ce monde ; la familles entières, vivent pêle-tels faits sont des crimes de faim dans nos villes, tant souffrance est une loi naturelle mêle, hommes, femmes, envers l'Humanité ! qu'il n'y a pas des lois ; mais je suis de ceux qui jeunes filles, enfants, n'ayant Voilà pourquoi je suis fraternelles, des lois morales pensent et qui affirment qu'on pour lits, n'ayant pour pénétré, voilà pourquoi je qui viennent de toutes parts en peut détruire la misère. couvertures, j'ai presque dit voudrais pénétrer tous ceux aide aux pauvres familles

Remarquez-le bien, je ne pour vêtements, que des qui m'écoutent. honnêtes, aux bons paysans, dis pas diminuer, amoindrir, monceaux infects de chiffons Ce n'est qu'un premier pas, aux bons ouvriers, aux gens de limiter, circonscrire, je dis en fermentation, ramassés mais il est décisif. Je voudrais cœur ! Nous n'avons rien fait, détruire. La misère est une dans la fange du coin des que l'Humanité marche à ce tant que l'esprit de révolution a maladie du corps social bornes, espèce de fumier des grand but, à ce but magnifique, pour auxiliaire la souffrance comme la lèpre était une villes, où des créatures à ce but sublime, l'abolition de publique ! Nous n'avons rien fait, rien fait, tant que, dans la misère peut disparaître comme pour échapper au froid de la misère ! Et je ne m'adresse pas cette œuvre de destruction et la lèpre a disparu. Détruire la l'hiver. seulement à votre générosité, de ténèbres, qui se continue

Voilà un fait. En voulez-vous d'autres ? Ces jours-ci, je m'adresse à ce qu'il y a de souterrainement, l'homme Les législateurs et les gouvernants doivent y songer un homme, un malheureux plus sérieux dans le sentiment méchant a pour collaborateur sans cesse ; car, en pareille homme de lettres, car la politique. fatal l'homme malheureux ! matière, tant que le possible misère n'épargne pas plus les forces vives des pays, raffermi Vous le voyez, je le répète n'est pas fait, le devoir n'est professions libérales que les les États. Nous n'aurions en terminant, ce n'est pas seulement à votre générosité que je m'adresse, c'est à votre pas rempli. professions manuelles, un reculé devant aucun péril, nous sagesse, et je vous conjure d'y

La misère, Messieurs, malheureux homme est mort n'aurions hésité devant aucun réfléchir. Citoyens, songez-y, j'aborde ici le vif de la question, de faim, mort de faim à la devoir. Nous aurions sauvé la c'est l'injustice qui ouvre les voulez-vous savoir où elle en lettre, et l'on a constaté, après société régulière, le abîmes, mais c'est la misère est, la misère ? Voulez-vous sa mort, qu'il n'avait pas gouvernement légal, les qui les creuse. Vous avez fait savoir jusqu'où elle peut aller, mangé depuis six jours. institutions, la paix publique, la des lois contre l'injustice, faites jusqu'où elle va, et au temps Voulez-vous quelque chose civilisation même. Nous maintenant des lois contre la où nous vivons ? Voulez-vous de plus douloureux encore ? aurions fait une chose misère ! des faits ? Le mois passé, pendant la considérable... Eh bien ! Nous

Je n'hésite pas à les citer, recrudescence du Covid, on a n'avons rien fait ! **LE MOUVEMENT** ces faits. Ils sont tristes, mais trouvé une mère et ses quatre Nous n'avons rien fait, « *La désertion est le nécessaires à révéler ; et enfants qui cherchaient leur j'insiste sur ce point, tant que courage des braves* ». tenez, s'il faut dire toute ma nourriture dans les débris l'ordre matériel raffermi n'a Une révolte populaire sans grande, je voudrais une immondes et pestilentiels des point pour base l'ordre moral précédent dans l'histoire contre pensée, je voudrais une immondes et pestilentiels des point pour base l'ordre moral le système de pouvoir grande et solennelle enquête poubelles ! consolidé ! Nous n'avons rien totalitaire et clientéliste.

sur la situation vraie des Je dis que ce sont là des fait tant que nous souffrons ! Contre des personnes classes laborieuses et choses qui ne doivent pas être Nous n'avons rien fait tant qu'il politiques aux stratégies souffrantes. Je voudrais que ; je dis que la société doit y a au-dessous des classes douteuses, l'apitoiement et la tous les faits éclatent au grand dépenser toute sa force, toute privilégiées une partie du gestion de la misère, jour. Comment peut-on guérir sa sollicitude, toute son peuple qui désespère ! Nous l'utilisation des extrémistes, les le mal si l'on ne sonde pas les intelligence, toute sa volonté, n'avons rien fait, tant que ceux massacres de populations, les plaies ? pour que de telles choses ne qui sont dans la force de l'âge fonctionnaires de la religion de

Il y a dans nos pays, dans soient pas ! Je dis que de tels et qui travaillent peuvent être plus travailler sont sans asile ! ces quartiers de la Terre que le faits, dans des pays civilisés, sans pain ! Tant que ceux qui populistes. vent de l'émeute soulevait engageant la conscience de la sont vieux et qui ne peuvent l'Argent, les différences naguère si aisément, il y a des société tout entière ; que je

Comment les voleurs de vie construisent une « machine de mort » depuis des années.

Des états constitués de généraux discrets, de propriétaires terriens et de politiciens aux ordres, de banquiers et d'actionnaires, tous unis.

L'arrogance des états et leur profond mépris du peuple.

L'indifférence pour les poètes et les savants.

La majorité contre le solitaire.

Les policiers qui arrêtent les gens pour des motifs politiques, les policiers qui entravent la liberté d'expression, ces gens-là, exercent une répression contre eux-mêmes mais ils ne le savent pas. Les leurs, leurs familles et amis subiront aussi la dictature.

## **LA MACHINE DE MORT :**

### **L'ordre nazi :**

« Faire disparaître l'Autre jusqu'à effacer son nom ».

« Le pouvoir n'est pas un moyen, il est une fin ».

La persécution a pour objet la persécution. La torture a pour objet la torture. Le pouvoir a pour objet le pouvoir.

Un monde de crainte, de trahison, de tourment. Un monde d'écraseurs et d'écrasés, un monde, qui, au fur et à mesure qu'il s'affine, devient impitoyable.

Le progrès dans notre monde est le progrès vers plus de souffrance.

L'ancienne civilisation prétendait être fondée sur

*l'amour et la justice. La nôtre est fondée sur la haine.*

*Dans notre monde, il n'y aura pas d'autres émotions que la crainte, la rage, le triomphe et l'humiliation. Nous détruirons tout le reste, tout.*

*La haine est notre privilège ».*

## **LE TRAUMATISME SOCIAL**

**« Détruire la misère et non pas la gérer. »**

L'entreprise criminelle produit une société plongée dans un chaos, où la vie humaine n'a plus aucune valeur, où la violence, à tous les niveaux, est la norme et non l'exception.

Le traumatisme social provoqué par la machine de mort nécessite des générations pour être dépassé. Pour cela, il est essentiel que, dans les meilleurs délais, une véritable paix civile puisse enfin être établie, que la vérité sur les crimes contre l'humanité soit connue, que leurs responsables soient soumis à la justice des humains.

Le présent Mouvement n'a d'autre ambition que de contribuer à la reconquête de la vie.

## **LA REMARQUABLE LUCIDITÉ DU PEUPLE**

Les puissantes manifestations populaires et leur formidable créativité révèlent la remarquable lucidité du peuple sur la nature des régimes.

La question du peuple appauvri a disparue.

Le peuple vit les pires horreurs de la misère, des guerres, des génocides.

Le peuple est effacé des représentations.

## **LA RUE MARCHE TOUT AUTOUR DE LA TERRE**

Le monde observe le caractère pacifique de la mobilisation populaire et la retenue responsable des manifestants, qui ne réclament pas une « révolution » pour « changer de régime » mais scandent: « pacifique », écrivent : « Ne coupez pas d'arbres, ne jetez pas de pierres, ne brisez pas de vitres, car tout appartient au peuple ».

Le peuple met en évidence sa remarquable lucidité et sa finesse d'analyse sur la nature des régimes, s'exprime à travers mille slogans et bannières.

Le jour du peuple restera dans l'histoire:

**« Libérez le Monde »!**

La lucidité de millions de personnes dans tous les pays interpelle la planète entière. Remarquable intelligence face aux hommes d'un « système » qui opprime et méprise le peuple depuis si longtemps. Ce sont les fondements essentiels des régimes qui sont dénoncés par les manifestants pacifiques : la corruption généralisée et le contrôle permanent par la police politique et par les agents culturels.

« Voleurs de vie, vous avez mangé les pays ! ». « Qui sème la misère récolte la colère » « Quand un plat est

*trop salé, on ne change pas de cuillère ».*

« Les armées protègent les intérêts des voleurs par la force - Les peuples protègent la paix par la raison ».

Les manifestations du Mouvement sont exprimées dans la langue de l'immense majorité des miséreux habitués de longue date à approcher les réalités par le seul prisme de leur native expérience et qui parlent la langue de la faim et les idées qu'ils comprennent facilement : le pain et les roses.

**POÈTE-SAVANT :**  
Voici la bonne personne pour incarner les espoirs de la Terre.  
Mais : qui ?



Il faut aller dehors pour se parler.

Vivre bellement n'a jamais été facile.

Internet est un vide rempli d'absents.

Nous parlons, nous écrivons toujours

et nous nous aimons infiniment en vrai,

dehors, avec l'éternité infinie.

La machine reproduit le néant.

Transmetteuse transmetteuse.

Un coeur en métal, une marque infernale.

La machine est vide de sens, elle n'a pas de chair !

Une âme sans chair ne risque pas de détruire un pouvoir.

Ça rend fou.

Faut se parler en vrai.

Écouter nos voix.

Sentir, voir, flairer, toucher, goûter !

Se donner à connaître.

Pour aimer en vrai.

Se quitter heureux d'avoir connu.

Aimez-vous en vrai.

Soyez réels !

Le nationalisme c'est la guerre

La guerre c'est la misère

La misère c'est les affaires

De la finance

Il faut remplacer les politiciens,

Ils ne pensent pas comme tout le monde.

**La culture humaine disparaît  
L'argent remplace la vie**

## **LES GANGSTERS DE LA FINANCE ONT LE POUVOIR.**

La dignité des gens est écrasée sous le feu des corrompus qui font l'impossible pour humilier tout le monde ... La pauvreté est la maître de la scène publique et

les corrompus deviennent arrogants.

La communauté humaine universelle diversifiée en une grande famille colorisée à l'infini est la plus forte et la plus nombreuse - pour l'éternité, elle nous rassemble.

Nous devons nous débarrasser de la politique comme de l'argent comme de la religion ! Les armées de pauvres protègent la finance. Les travailleurs n'aspirent qu'à leur pouvoir d'achat, et ont le droit d'haïr le voisin ! Chacun différent et tous le même !

La gauche et la droite sont autant militaristes et dépendantes de la finance !

**Pas besoin de politique pour faire le bien, le beau, le bon.**

*Restez naïfs, justifiez votre médiocrité. La paresse de volonté et la timidité morale sont les maladies des troupeaux.*

QR code à pass vax, carte d'identité numérique, pass social, monnaies numériques, puçage, dossier médical partagé  
Contrôler et surveiller  
- crédit social développé !

*"La manipulation est en symbiose avec l'esprit du machiavélisme : tous les moyens sont bons, y compris l'instrumentalisation des personnes, des idées et des groupes dans un but qui ne leur est pas forcément dévoilé, mais toujours en lien avec la conquête et l'exercice du pouvoir. Il y a en permanence une volonté de manipuler ceux qui peuvent vous*

*aider de même que les adversaires, soit pour les rallier soit pour les discréditer. Car la manipulation, inhérente à la vie*

*politique, fonctionne en général par rapport à un troisième acteur : l'opinion publique."*

Jean Garrigues, Professeur d'histoire  
**"Nous sommes dans l'escalade de l'inhumanité et la dégringolade de l'humanité, l'escalade du simplisme et la dégringolade de la complexité. Mais surtout l'escalade vers la guerre mondialisée est la dégringolade de l'humanité vers l'abîme."**

*Edgar Morin sociologue*

Je ne vois ni entends ni ne lis guère des paroles positives, joyeuses, célébrant la vie mais plutôt du rabâchage, des plaintes sempiternelles, ou des hommages à des héros de pierre, des débats d'idées stériles. Je trouve aussi que l'on critique beaucoup et encourage rarement; je trouve qu'on ne cesse de trouver des méchants au lieu de chercher les meilleurs.

*Là-bas ont endoctrine, ailleurs on convertit, plus loin on vaccine, ici, on crétinise !*

## **EXIT LE POÈTE**

Un poète expulsé de la place de tout le monde.

La justesse de la justice permet l'ordre public.

La sécurité gagne sur la peur du désordre.

Le fauteur de trouble est le délateur.

La police veille au silence consentant.

Les citoyens doivent se taire. Les clients seront satisfaits.

La justesse d'un verdict rabroue le juste.

La justice indigne l'ordre contre la poésie.

Le savant est exclu des prétoires.

Sa révolte tue le meilleur d'entre nous.

Les plus forts devraient aider les meilleurs.

L'angoisse erre sur les trottoirs.

La classe culturelle se médaille le nombril.

Elle n'a pas le privilège du cœur. Elle ne se balade pas dans la rue.

Elle ne se salit pas les pieds.

## **LA PETITE VIE LE PETIT BONHEUR LE PETIT PAYS**

*Vivre sans ambition  
l'éternel présent infini  
sans but.*

Je n'ai pas de racines, j'ai des jambes. Mon nom change de forme. Je suis une humanité sans but ni fin. J'ai le virus du bonheur et si tu as bon coeur tu l'attraperas.

+++

Les vérités répétées sans fin sont des mensonges. Moi, je ne parle qu'avec mes propres mots, ma langue est reine en son palais et je suis roi en mon exil.

+++

En s'attachant à son langage propre, on gagne en authenticité.

Nous avons accès à tellement d'informations qu'en fait nous ne savons plus rien. Nous croyons qu'il suffit de pianoter pour savoir.

Les élites professent à des idiots, les politiciens se prennent pour des savants, des bons à rien se nomment poètes.

Mais le savoir ne peut être appris qu'auprès des maîtres

véritables qui n'enseignent qu'à ceux qui naissent déjà avec le don et à qui il suffit d'un maître en art pour apprendre le langage et le mode d'emploi des outils.

Aucune technologie, que ce soit un livre ou une machine - ne transmet le savoir.

Loin de toutes les machines idiotes, dans la nature, se situe la formation des inventeurs.

Le savoir, dans le cœur des seuls savants poètes, a la force de l'intelligence.

Les élites n'ont que le pouvoir de détruire les savants en les exploitants à des fins matérialistes. C'est la faiblesse des empires basée sur la violence.

Mais le savoir, lui, va, infiniment, sur le chemin des poètes - et les poètes en jouissent dans la permanence.

Cette civilisation, juste aperçue, passera par la ruine, et je foule déjà son sable avec mes pieds nus, le temps faisant les vagues - et la mer; la vie; et la terre - renaissent malgré les prétendants au passé, sans avenir nouveau.

L'humanité est perdue sans mon cerveau.

La parole d'un spécialiste :

**Al Capone :**

*"Le capitalisme est le racket légitime organisé par la Classe dominante".*

**GUERRE DE LA FINANCE CONTRE LE PEUPLE :**

Appauvrissement et acculturation du peuple :  
Peuple appauvri - peuple abruti.

Analphabètes menés comme troupeau de bêtes.

L'argent ruine la planète, la croissance détruit l'humanité !

Pandémies de mensonges et de misère.

Les armées de pauvres protègent le capital.

La Mort gagne toutes les guerres.

Les élites disparaîtront, le peuple saignera.

La Terre fleurira.

**LA VIE EST PLUS FORTE QUE LA MORT.**

La culture des élites est un vernis pour cacher la politique.

La classe culturelle gère l'acculturation des clientèles.

L'humanité est divisée en différences de consommation.

Les œuvres d'art sont des produits normalisés.

Les véritables créateurs de beauté - amoureux de la vie, sont honorés par l'indifférence, estimés par le mépris et jaloués par la haine du talent.

Les gens de la classe culturelle se croient au-dessus du peuple, c'est-à-dire au-dessus de tout le monde.

La révolution culturelle permanente de la communauté humaine universelle est la joie de vivre du peuple intelligent avec ses poètes et ses savants.

Le cœur de la vie sacrée bat son plein loin des ministères et des élites.

Et le solitaire parle à tous les solitaires, ou parle contre tous - mais toujours pour tous.

Le poète se trouve dans le cercle avec le public.

Le public est le plus fort parce que le peuple est le plus nombreux et que tout le monde est d'accord pour appartenir à la race animale humaine dont la force est l'intelligence.

Le virus du bonheur est contagieux et, si nous avons bon cœur, nous l'attraperons.

« Tant que la cité préserve les êtres exceptionnels, tout est possible; quand elle ne les préserve plus, alors, tout est perdu ».

Héraclite philosophe grec

**Si tu as peur des mots :**  
tais-toi; n'écoute aucune parole; ne lit jamais rien.

**Si tu as peur des mots :**  
bouche tes oreilles, crève-toi les yeux.

**Si tu as peur des mots :**  
efface ton nom.

**La nation des hautes technologies, la maîtresse du high-tech, la géante des performances industrielles séduira la ruine.**

**Les politiciens gagnent des gouvernements mais c'est la finance qui commande les guerres.**

**Je suis toujours en colère Comme l'alouette de Félix Leclerc.**

Fête des patriotes : Les milliardaires patriotes n'ont pas de quoi détruire la misère. La misère est en pleine croissance, toutes les faims augmentent. Le nombre de gens à la rue a doublé mais ils ont rajouté des policiers alors, avec le réchauffement climatique, il sera vraiment agréable et sécuritaire de dormir dehors avec toute la famille et la tyrannie exercera sa pitié en nous gavant des miettes tombées de la table de la finance.

La prise de la Bastille, survenue le mardi 14 juillet 1789 à Paris, est l'un des événements inauguraux et emblématiques de la Révolution française. Cette journée, durant laquelle la Bastille est prise d'assaut par le peuple misérable est la première intervention de tout le monde dans la vie politique.

C'est donc le peuple et non l'armée qui doit défilé pour fêter cet événement. Les privilèges de la finance doivent être abolis à nouveau et le droit au bonheur rétabli.

Et puis :  
La Commune de Paris a été la plus importante insurrection de France en 1871. Cette insurrection refusa de reconnaître le gouvernement issu de l'Assemblée nationale. Elle fut écrasée par la finance dans la répression.

**ILS ONT TUÉ LE POÈTE**

*Je ne voudrai pas crever avant te t'avoir donné*

*Mes restes de pluies et mes brisures de soleil*

*Je ne voudrai pas crever avant de t'avoir offert*

*Mes coups de vents et mes douces larmes*

*Je ne voudrai pas crever avant de t'avoir chanté*

*Tout le chant de ma gorge où pousse un cyprès*

*Si je ne chante pas pendant les beaux jours*

*Je mourrai d'espérance après les labours*

*Si je ne peux vivre comme le rossignol*

*C'est parce que les chiens sont des guignols*

*Si je suis arrêté par les polices*

*C'est que les ratés sont complices*

*À force de volonté j'ai bien vécu*

*Malgré les malheurs j'étais heureux*

*Et si ton cœur m'a élu*

*Anonymes nous étions nombreux*

*Nous n'étions pas à la fête*

*Quand ils ont tué le poète*

*Pierre Marcel Montmory*

## Pierre Marcel MONTMORY

*Maître trouveur :*

Toute poésie est faite non pour être dite mais pour être parlée, comme une langue au milieu des langues, pour entendre leur musique étrange ou familière.

L'expression semble abstraite, elle désigne pourtant une sensation nette connue de tout lecteur de poésie, qui la recherche comme une drogue, et qui n'est rien de moins qu'un sentiment d'évidence. La poésie est cela même, un rythme et une image captés en langue immédiatement partagés par le lecteur.

Des rapprochements du réel se rencontrent avec chaque poème. Cette concrétude exacte des poèmes est la seule qualité recherchée et c'est de la façon la plus libre qu'un humain côtoie un autre.

La poésie ignore le nous monophonique, elle n'a pas d'unité idéologique, elle ne pratique pas la monoculture et ne répond d'aucun récit historique consensuel.

Incertaine, la poésie ne va plus de soi comme on pouvait encore le penser et le rêver et n'a pas de réponse aux questions qui lui sont posées.

*À défaut de rendre soutenable l'insoutenable étrangeté de l'étranger, Tawhîdî posait que le summum de cet insoutenable survient « lorsqu'il [l'étranger] finit par se vivre étranger dans son propre espace, dans sa propre demeure, étranger auprès de sa famille et des siens ». Et j'ajoutais qu'à la fin du XXe siècle, cet insoutenable perdurait lorsque l'étranger finit par se vivre étranger dans sa propre culture, dans sa propre filiation, étranquement étranger dans et à son propre corps. Ne sommes-nous pas là près de l'expérience mystique ou de l'expérience psychotique, parfois nécessaire pour échapper à l'insoutenable ?*



### L'étrangeté de l'étranger Par Abû Hayyân al-Tawhîdî

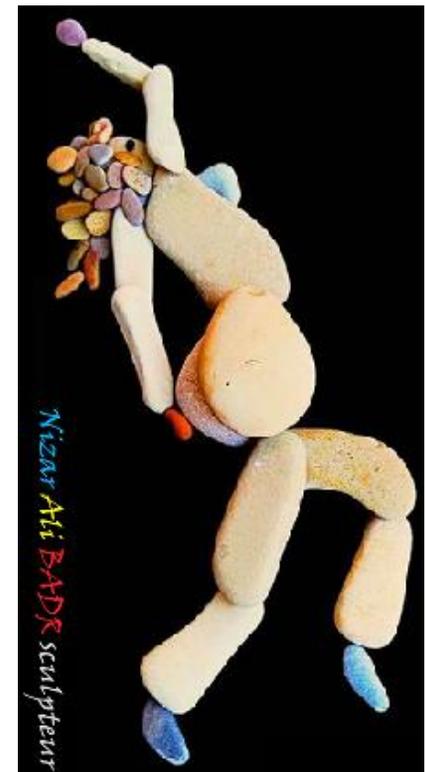
« Où en es-tu d'un proche dont l'exil a perduré dans sa patrie et pour qui se trouvent réduits la chance et le lot en partage auprès de son être cher et de sa demeure ? Où en es-tu, toi, quant à un étranger qui n'a aucun accès à une patrie, ni l'aptitude de s'installer là où il se trouve ? L'étranger apparaît si pâle d'épuisement de par son retrait du monde, si courbé de tristesse, qu'il prend l'aspect d'une outre usée. L'étranger, s'il parle, c'est en discontinu et avec un fond de tristesse ; s'il se tait, son silence n'est qu'effroi et perplexité ; s'il se rapproche, c'est dans une proximité de soumission ; s'il s'éloigne, c'est dans la crainte ; s'il apparaît, c'est dans la posture de l'humilié ; s'il s'éclipse, c'est dans la souffrance ; s'il demande, sa quête ploie sous le désespoir ; s'il s'abstient, c'est que l'épreuve s'approche de lui ; le matin, s'il se réveille, c'est tout blême de tourments et de soucis ; le soir, il se trouve dépossédé de son secret par les événements qui disloquent son intimité ; s'il énonce, c'est dans la crainte ; s'il se tait, c'est dans la déception. Le voici dévoré par l'oisiveté, le voici tout

entier, fané, desséché, flétri. Il n'aspire à la quiétude qu'auprès de quelques semblables pour leur dévoiler ce qu'il maintient caché en son for intérieur, pour se consoler en leur compagnie et se remémorer, en leur présence, son passé de souffrance. C'est alors qu'il déverse ses larmes dans l'assiette de ses joues, souhaitant se délivrer enfin de sa peine. Et l'on dit aussi que l'étranger est celui qui est délaissé par son être cher. Quant à moi, je dirais plutôt que l'étranger est celui que l'être cher fréquente, que l'œil du censeur épargne. L'étranger est celui que le commensal flatte, c'est celui qui se trouve de près hélé ; l'étranger est celui qui est tel dans sa propre étrangeté, celui que nul référent ne lie à un autre ; il est plutôt celui qui n'a nul droit à sa part de droit. Ô toi que voilà !

L'étranger, c'est celui dont l'éclat de la beauté s'éteint avec le déclin de son astre, c'est celui qui s'est éloigné de son être cher comme de ses censeurs, c'est celui dont paroles et actes deviennent étranges, c'est celui qui est devenu à jamais dans l'exil quand il part tout comme il revient, c'est celui qui devient étrange dans ses haillons comme dans sa vêtue. Ô toi que voilà ! L'étranger, c'est celui dont rien que l'aspect énonce des épreuves qui se sont succédé ; c'est celui dont le front témoigne de sa lutte renouvelée contre les tentations ; c'est celui tel qu'en lui-même sa vérité s'estompe d'un instant à l'autre. L'étranger, c'est celui qui est absent alors même qu'il est présent ; il est celui-là qui se trouve présent au sein de son absence. L'étranger, c'est celui que tu ne saurais connaître si tu le voyais, c'est celui que, si tu ne le voyais, tu ne chercherais pas à connaître. N'as-tu pas entendu le poète dire : « *Comment se consoler sans parentèle et sans patrie / Comment se consoler sans coupe et sans commensal / Comment se consoler sans le refuge d'un abri* » ? Tel est l'homme atteint par l'étrangeté. Aussi a-t-il aspiré à une parentèle auprès de

laquelle il trouverait bonne compagnie, à une patrie qui l'accueillerait, à un commensal auprès de qui il dénourerait son secret et ses doléances, à une coupe qui lui procurerait jouissance, à un refuge dans lequel il pourrait se lover. Quant à la description de l'étranger, il demeure enveloppé de toutes parts de tristesse et d'affliction, plongé dans un entrelacs de chagrins et de tourments, cela en lien avec tout ce qui est là de par sa présence et avec tout ce qui est là de par son absence. C'est l'étranger qui succombe de toutes parts sous la charge des épreuves quotidiennes, c'est l'étranger qui baigne dans la consternation et le regret envers tout ce qui est déjà passé et tout ce qui est à venir ; c'est l'étranger que le temps et l'espace ont dispersé jusqu'à la confusion entre toute personne de confiance et toute personne suspecte. En fin de compte, l'étranger est effondré par le sort des catastrophes et des désastres ; à travers sa stigmatisation, il est dégradé de son statut. Aussi s'agira-t-il d'une description que le calame ne saurait tracer et si l'on arrivait à faire apparaître une figure sur le feuillet, c'est le feuillet lui-même qui s'anéantirait. D'ailleurs, il est impossible d'énoncer les mots qui puissent le décrire. C'est qu'il s'agit d'une description de l'étranger qui ne porte pas de nom qu'on puisse énoncer, ni de figure propre qui puisse l'attester, ni de pli qu'on puisse étaler, ni d'excuse qu'on puisse l'excuser, ni de péché qu'on puisse lui pardonner, ni de défaut qu'on puisse masquer. L'étranger serait de l'ordre de l'innommable et de l'indicible. Tel pourrait être l'étranger qui ne s'est pourtant pas déplacé de son lieu de naissance et qui n'a même pas bougé de là où se trouve le souffle d'air qu'il respire. Et le summum de l'étrangeté de l'étranger, c'est de devenir étranger dans sa propre patrie, d'être éloigné et lointain alors même qu'il se trouve dans la plus grande

proximité. C'est que l'objectif de ses efforts est d'oublier l'existant, de dénier le perçu et d'être exclu du familier, afin de rejoindre enfin celui qui le libérerait de tout cela par un don généreux, un soutien efficient, un lieu stable et un horizon à jamais ouvert. Hé toi ! Sache que l'étranger, c'est celui qui s'est abandonné aussitôt qu'il énonce le vrai. S'il appelle au vrai, il est muselé ; s'il cite pour cela une référence, on appelle au mensonge ; s'il témoigne de dignité, il est privé d'eau et de nourriture. L'étranger, c'est celui à qui l'on refuse de quoi subsister lorsqu'il le demande. Et s'il est chevillé par la maladie, nul ne lui rend visite. Que l'étranger soit gratifié ! Celui-là dont le voyage sans retour a trop duré, celui-là pour qui longues étaient les épreuves qu'il subissait sans avoir commis la moindre faute, son calvaire n'a de cesse de s'amplifier, sa souffrance de s'aggraver. Sache encore que l'étranger, c'est celui dont la parole n'est pas entendue lorsqu'il parle. Et si on le voit, personne ne se dirige vers lui. L'étranger, c'est celui qui ressent, lorsqu'il respire, la brûlure de l'affliction et du regret. L'étranger, s'il renonce à parler, est envahi par la tristesse et le chagrin ; l'étranger, c'est celui qui, lorsqu'il arrive à un lieu, s'en retourne sans que personne ne demande si personne ne lui aménage de place ; l'étranger, c'est celui qui n'obtient aucun don lorsqu'il demande ; s'il se tait, on ne l'aborde pas ; l'étranger, c'est celui à qui on n'adresse pas la formule « À tes souhaits » s'il éternue, et s'il tombe malade, nul ne s'informe sur son état. L'étranger, c'est celui devant qui l'on ferme la porte lorsqu'il entame une visite, et s'il demande l'autorisation d'entrer, on renonce à lui faire un signe qui puisse lui donner accès. Hé toi ! L'étranger est en somme celui qui, dans son tout, est affliction, accablement, et dans sa partie, éloignement et dissociation. C'est celui dont la nuit est désolation, le jour tourments, dont le déjeuner est tristesse et le dîner morosité. Ses opinions sont doxas. En compagnie, il est en discordance, seul il est à l'épreuve. Son secret est transparence, sa peur est patrie. L'étranger, c'est celui qui ne reçoit aucune réponse à son appel, celui qui respecte sans être jamais respecté. L'étranger est celui dont le sentiment d'étrangeté entraîne l'anxiété auprès de son entourage. Il vit une insoutenable étrangeté du fait qu'il perçoit son habit sécurisant comme disloqué. Et il éveille l'effroi et l'anxiété auprès de son entourage parce que le brûlent le ressentiment et l'affliction logeant au fond de lui-même. Hé toi ! Qu'importe tout cela. L'étranger est celui qui informe sur Dieu et appelle à Lui à travers son expérience par-delà le monde sensible. Mais en fait, l'étranger, c'est plutôt celui qui se consume à force de se remémorer Dieu et de Le prendre comme appui. L'étranger, c'est celui qui s'adresse à Dieu rejetant tout autre être que Dieu. L'étranger, c'est celui qui s'est offert à Dieu, ne s'attendant à rien d'autre qu'à Sa récompense. « Hé toi ! Tu demeures en toi-même étranger. Tu demeures substantiellement étranger ! »



LA FINANCE  
L'ORDURE

LA BANQUE  
LA PORCHERIE

LE POUVOIR D'ACHAT  
LA HAINE

L'ARMÉE DE PAUVRES  
PROTÈGE LES RICHES

*Ils votent et ils rotent.*



LE BUDGET POUR LA GUERRE  
EST UN SUJET TABOU.

LE MINISTÈRE DE LA GUERRE  
DÉFEND LA FINANCE.

LES ARMES SONT BÉNIES.

LES TRAVAILLEURS COMPLICES.

L'ARMÉE DE PAUVRES  
PROTÈGE LES FINANCIERS.

LA PAIX EST UNE TRÊVE  
ENTRE LES MASSACRES.

TU NE TUERAS POINT  
SANS SAVOIR QUI TU ES.



L'espoir n'existe pas.  
Il n'y a que le malheur.  
La joie de vivre.  
La rage au coeur.



Pierre MONTMORY

Nizar Ali BADR sculpteur



Le soldat donne la mort et construit l'enfer.

Le soldat fait des veufs, des veuves et des orphelins.

Le soldat sème la souffrance et génère la misère.

Il est aidé par l'ouvrier qui construit les armes.

Les chefs sont nés de la soumission des lâches.

On ne peut donner un cœur à quelqu'un.

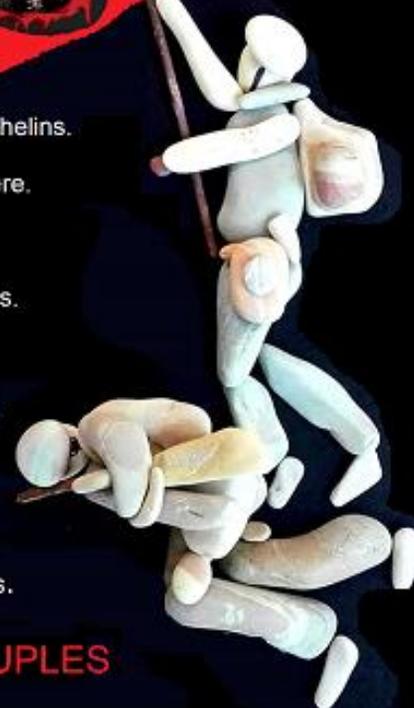
La vie sacrée est victime des héros de la mort.

La mort gagne toutes les guerres.

Toutes les guerres sont inutiles.

Les faibles sont violents et bénissent les armes.

**DRAPEAUX LINCEULS DES PEUPLES**



*La santé par les pierres*



*Nizar Ali BADR sculpteur*

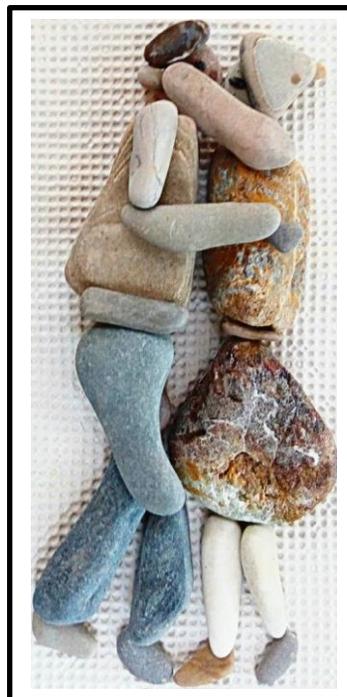
## LES AMANTS



Pour fêter des retrouvailles Nous arrêterons le temps Où voulez-vous que s'en aille La solitude des amants

## LES MUSES D'ANTAN

Si t'as pas le droit, tu le prends quand même.  
 Si on te donne un ordre tu désobéis.  
 Si on t'interroge tu te tais.  
 S'il faut dire oui, tu dis non quand même.  
 S'il faut dormir, toi tu veilles.  
 S'il faut veiller, toi tu dors.  
 S'il faut le respect, toi tu dis zut.  
 S'il faut se taire, toi tu cries.  
 Tu es l'ancêtre, le père, le patron, l'ouvrier de ta vie.  
 Tu es l'ancêtre, la mère, la patronne, l'ouvrière de ta vie.  
 Tu n'entends pas les insultes et les menaces t'indiffèrent.  
 Tu ne discutes pas avec les fanatiques tu les ignores.  
 Tu n'as pas de pitié pour les victimes.  
 Tu plains les bourreaux.  
 Tu te moques des juges.  
 Tu commandes la police.  
 Tu exiges des politiciens.  
 Tu désarmes les militaires.  
 Tu attends la ruine du béton et du goudron.  
 Si tu as faim tu te sers.  
 Si tu veux apprendre tu prends.  
 Si tu veux aimer tu donnes.  
 Si tu veux naître tu chasses la peur.  
 Si tu veux vivre tu restes nu(e).  
 Si tu veux mourir tu es prêt(e).  
 Ton pays c'est la Terre.  
 Tes misères sont les frontières.  
 Ta malchance les croyances.  
 Ton exil dans ton corps.



Tes pensées dans ta tête.  
 Tes amours tout autour.  
 Tes ennemis enterrés.  
 Ton nom oublié.  
 Ton chemin secret.  
 Ton œuvre ta vie.  
 Ta gloire de la poussière.  
 Tes rêves des étoiles.  
 Ta solitude bonne compagnie.  
 Tes amis dans ton cœur.  
 Tes enfants éparpillés.  
 Tes dettes ignorées.  
 Ton crédit à zéro.  
 Tes papiers en papier.  
 Ton présent éternel.  
 Ton passé ennuyeux.  
 Ton futur déjà connu.  
 Ta destination le cimetière.  
 Ta carrière dans le sable.  
 Tes paroles dans le vent.  
 Tes écrits sur ta peau.  
 Et ton drap de peau.  
 Sur tes os flottant.  
 Et ton sang bouillant.  
 Dans ton rire d'amant(e).  
 Croque la pomme.  
 Roule sur la terre.  
 Avec pour chimère.  
 Les muses d'antan.

# LE POÈME RÉVOLTÉ

*Le sujet c'est vous, c'est moi, c'est nous.*

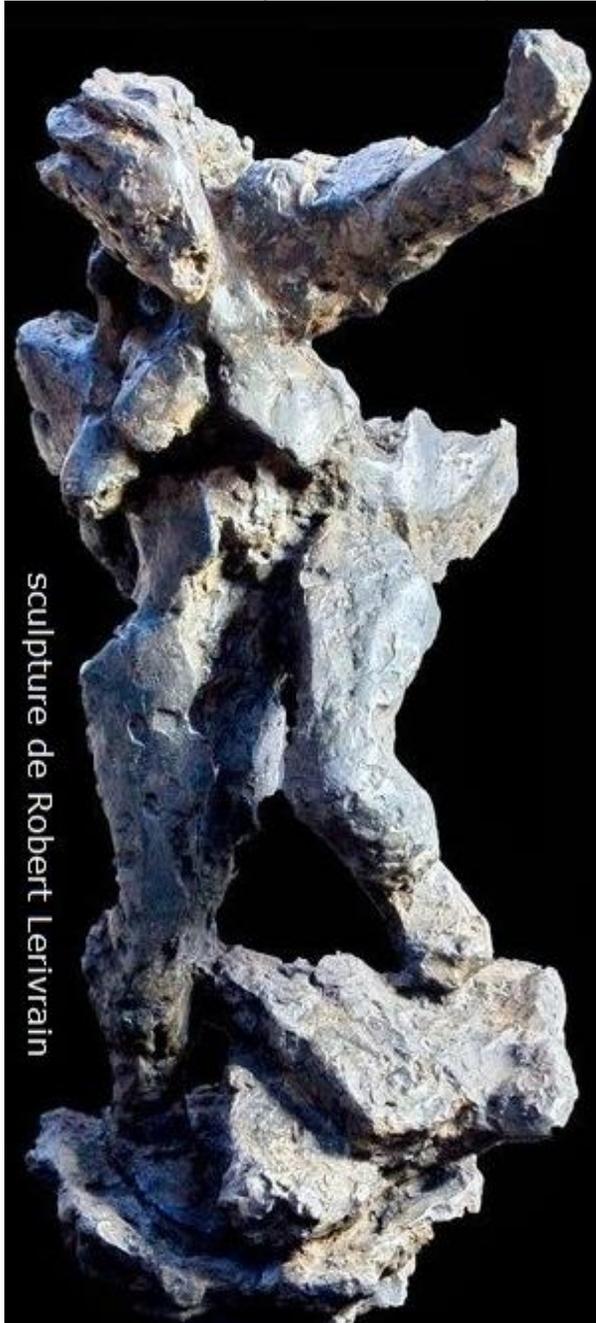
L'objet c'est l'amitié.  
L'amitié sans laquelle il n'y a pas d'égalité. L'égalité entre les amis.

L'amitié entre nous, poètes et savants, sûrs d'un même nom, d'un nom qui exaspère les impuissants d'aimer.

Nous tous, nous tous qui résistons à des humains n'ayant pas dépassé le stade de la méchanceté; et qui se plaisent à faire du mal, à tout posséder; à ces faibles humains qui ont la seule force pour raison : nous ne leur fournissons pas les armes.

Et le verbe du poème c'est : aimer...

Les drapeaux sont les linceuls des peuples manipulés comme de la clientèle pour entretenir la concurrence capitaliste. Le capitalisme : cette religion au dieu du nom Argent, au nom du Profit et du Crime, et qui : amène la misère.



Mais, direz-vous, tout le monde est capitaliste!

Les animaux aussi sont capitalistes, qui accumulent des vivres pour le dur hiver! Oui, mais ceux-là qui font aujourd'hui pour demain, ne prennent pas plus qu'ils n'ont besoin pour leur propre subsistance.

Le mauvais capitaliste, lui, prend tout pour lui et est toujours prêt - et par tous les moyens, à acquérir toutes les richesses, par la force : il viole, il pille, il tue, il vole à la vie !

L'oiseau ne pique qu'une graine à la fois, ne dort que dans un seul nid à la fois.

L'humain mauvais ne pense pas, il compte !

Le mal accumule tandis que le bon donne !

Il a bien peu d'amis l'humain qui n'a rien à donner.

*Le poème crie quand il veut parler et que dure la misère.*





## SUR LA ROUTE

Sur la route

Un matin de paille

Un après-midi de fauve chaleur

Sur la route où tu ruisselles

Tu es ma pie pucelle

Douce effusion

Douce invention

Douce évolution

Du système de rêves

Rêve !

Sur la route

Un matin de paille

Un après-midi de fauve chaleur

Rouge et rose tu te reposes

Mais te connaître je n'ose

Sur la route

Un matin de paille

Un après-midi de fauve chaleur

N'oublie pas que tu es ma fille

Même si tu t'en vas au travers

Des trous de mon cœur

## LE PRIX DES ÉTOILES

Les gens chassés de ce côté-ci  
 Les gens chassés de l'autre côté  
 Les gens sont pris dans le mur

Le mur craque

Les gens craquent

Mais les gens se hâtent

De reconstruire ce côté-ci

Comme ce côté-là

Le mur a raison

Les gens ont raison

Mais les gens sont en prison

De ce côté-ci

De ce côté-là

Dans le mur la vie manque d'air

Alors les gens espèrent

Dans le mur mûrissent des graines

Alors les gens ont de la peine



Dans le mur murmure une source

Alors les gens poussent

Le mur va céder

Mais les gens tombent

Le mur se défend

Mais les gens tombent

Le mur grandit

Mais les gens tombent

Comme une tombe

Le mur est silence

Comme une bombe

Le mur est sentence

Et les gens sont des gens

Qui sable et ciment

Tiennent les briques

Jusqu'au firmament





*(Histoire de Paris)* **CHIFFON**

Il était une fois une petite souris qui s'appelait Chiffon. C'était une jolie fille qui vivait dans les rues de la Ville. Elle se promenait d'un quartier à un autre, avec à son bras un petit panier en osier. Et elle était magicienne.

Elle chantait sur les places le mystère de sa création.

Tout le monde aimait Chiffon. Sauf les jaloux parce que Chiffon apportait la joie de vivre. Elle riait et sautillait sur le macadam et elle dansait une ronde autour de laquelle se pressaient les badauds et les badaudes.

Chiffon était la vedette à Paname. Elle faisait tourner la ronde des rires et des pleurs.

Ses ennemis ne pouvaient s'empêcher de rire et de pleurer mais ils étaient jaloux et avaient envie de la mordre.

Et Chiffon chantait, sa jolie voix était si belle et si puissante qu'on l'entendait de loin et la reconnaissait.

On courait au spectacle de la souris.

Une nuit, Zigotto, un énorme chat rapiécé à l'âge antique passa près de la place où Chiffon donnait une représentation de ses talents.

Zigotto venait des ruelles malfamées de la Ville. Il levait la patte sur la roue d'une voiture quand la voix mystérieuse commença.

La voix venait de loin. D'un élan il sauta en haut d'un mur et du mur dans une gouttière, et de la gouttière il grimpa sur le toit. Du haut du toit le chat voyait la place. Des gens faisaient la ronde en

chantant et se donnaient la main en tournant, gesticulant autour de la même Chiffon qui s'égosillait en poussant sa goulante de souris.

Les sons aigus de la voix de Chiffon percent les oreilles du vieux matou. Zigotto a des frissons qui lui hérissent son poil noir.

Zigotto baille et se laisse tomber et dégringole du toit par le chemin de la gouttière. Sans que l'on sache par quel miracle, il arrive sur le pavé de la place, se faufile entre les jambes des fêtards. Il s'assoit sur le bord du cercle. Il contemple avec ses deux yeux usés. La jolie petite souris se donne comme une diva.

Chiffon finit sa chanson sur une note pathétique. Et toutes les choses vibrent, et la note de sa voix monte plus haut. Le monde sur la place regarde le ciel.

Zigotto a assisté au miracle et, malgré sa longue expérience de vie sur cette terre, il est étonné de ce qu'il vient de vivre. Il a vu et entendu comme tout le monde, et la souris a disparue.

Comme les autres spectateurs, il est un peu déçu car il aurait aimé voir la suite du miracle. Zigotto garde en lui le souvenir agréable de cette souris qui lui procure des idées appétissantes.

Zigotto se promet de rencontrer à nouveau Chiffon mais, cette fois il essaiera d'en savoir plus, sa curiosité naturelle de chat le pousse à agir.

Le vieux matou retourne dans sa ruelle. Il s'endort et rêve.

La Ville se repose de la journée et laisse aux gens de la nuit la liberté de profiter d'elle. Ainsi, pendant que les honnêtes gens dorment, les souris, et les rats dansent avec la Ville.

Cette nuit-là, Chiffon donne rendez-vous à un rat, un bon ami à elle. Ce rat s'appelle Filoche. C'est un bon gars qui a fait son trou en ville. L'air triste et songeur, son museau traîne au ras du sol. Pourquoi ce rat est-il si triste ?

Parce qu'il est orphelin, Filoche. Son fil est rompu. Et, quand il essaie d'en rassembler les bouts, cela lui fait un nœud chagrin dans le ventre.

Filoche traverse l'avenue déserte. Il marche au milieu du trottoir sans se presser. Il contemple la nuit étoilée, le ciel bleu pur au-dessus de la Ville illuminée. Filoche trotte dans le vent des rues. La nuit moulée dans l'ombre violette avec un bouquet de feux d'artifices répand son parfum d'ambre. Une nuit voluptueuse.

Filoche tourne dans une rue chic avec ses vitrines brillantes d'or. Il renifle le macadam propre où les traces de souliers ont une odeur de talc. De temps en temps il renifle une odeur de pieds et il sait que quelqu'un est passé par là qui n'est pas du quartier. Un quartier où les chiens font là où on leur dit de faire. L'ordre règne même dans le caniveau.

Chiffon est assise sur un banc, son petit panier à côté d'elle. Elle noue son fichu quand Filoche arrive.

- Bonjour Chiffon.

- Salut, Filoche.

Ils se font la bise sur le museau et Filoche s'assoit sur le banc à côté d'elle.

Chiffon croise les jambes et appuie sa tête sur une main. Elle a l'air d'une penseuse.

Filoche gratte ses poches. Il en sort un petit paquet de tabac gris avec des feuilles pour rouler, et une grosse boîte d'allumettes. Il confectionne une cigarette et Chiffon commence à lui parler dans le silence de la place; le murmure des eaux dans le caniveau et les coups de vent des rues.

- J'ai réfléchi. Mais j'ai rien trouvé. Quand on rêve on est riche. Au réveil on est pauvre. Je n'aime pas les rêves. Je jouerai. Pour repousser la nuit.

Chiffon se redresse sur le banc, ses petits pieds ne touchent pas le sol. Elle se tient droite et tourne la tête vers Filoche qui fume.

- Il faut empêcher la nuit de descendre sur la Terre. Il faut qu'elle reste en haut du ciel. On doit la voir éclairée sinon on se perd dans le noir. Le noir. La peur de vivre pas du tout.

Chiffon saute du banc. Elle marche de long en large en agitant ses mains. Filoche pose sa veste parce que le temps est bon. Il s'étale, décontracté, sur le siège du banc.

Chiffon s'emballe.

- Allons, Filoche, il faut quitter notre apparence, rejoindre les lutins pour la danse.

Filoche ouvre enfin la bouche, une volute de fumée âcre s'envole et Filoche, dans un nuage, invente une réplique :

- J'suis pas pressé pour faire rien. Mais, s'il faut allumer les lampions de la fête, moi, je suis partant.

Chiffon prend sa corde à sauter dans son panier.

- En avant, Filoche. Suis-moi, j'vais dans les Halles.

- Les Halles ? C'est un trou à rats.

- Justement, on va les rassembler.

- Pour un grand soir?

- Un super chaud !

La petite souris crie. Le rat saute en l'air, retombe sur ses pattes, crie son enthousiasme. Il remet sa veste, Chiffon se passe la patte sur le museau et époussette sa robe grise.

Ils sont prêts. Ils se prennent par la main et partent du même pied en direction de la joie.

La joie de vivre a des amants.

Chiffon et Filoche descendent le boulevard, la nuit est presque noire. Les réverbères font des tâches de lumière saumâtre à travers l'épaisse buée grise qui enveloppe la Ville.

Tout le monde dort. Sauf la Ville qui veille avec les gens de la nuit. C'est le banquet de l'ombre, des feux follets. Parfois sont invités des trous noirs et des comètes. Les étoiles filantes font le service en robes de cristal.

Filoche lève la tête et aperçoit la Lune à travers les nuages. Le vent mauvais soulève la poussière et la sueur de la Ville.

- Je n'aime pas ce temps. La Lune est cachée par des nuages d'encre.

- Mon étoile n'est plus là.

- Dépêchons-nous, il va pleuvoir.

- On s'abritera sous une porte cochère.

- Ça nous rappellera le bon vieux temps.

- Ça fait longtemps qu'on s'est connus.

- À la dernière... Ce jour-là j'avais gagné un paquet.

- Fini c'temps là.

- Oui, mais ils ont encore besoin que j'leur donne.

- Que veux-tu leur donner, tu ne possèdes rien.

- J'ai quand même quelque-chose qu'ils n'ont pas.

- Qu'est-ce qu'y z'ont pas, Chiffon ?

- La joie de vivre.

- Ah, ça, alors, c'est vrai. Tu es la joie de vivre personnifiée.

T'es ma mascotte, Chiffon.

- Non, je ne suis pas à toi.

- Pourquoi ?

- Je ne suis à personne.

- Et moi, j'suis tout seul ?

- Mais non. Tu comprends pas, toi, c'est pas pareil. Je t'aime bien.

- C'est vrai ?

- Mais, oui, Filoche, c'est vrai que je t'aime bien.

- C'est chouâtte.

Ils marchent vite dans l'obscurité. Des rares voitures passent en frôlant l'air tiède et humide de l'avenue. Les façades de pierres sont noires charbon.

- On va passer prendre Pantruche, notre ami chien.

- Tu sais où il niche ?

- Près de la place du Châtelet, rue aux Ours. Il a installé son atelier dans une cour. Il peint jour et nuit.

- T'aimerais qu'on l'emène avec nous ?

- Ce soir, oui, on va passer le prendre.

Ils accélèrent le pas. La nuit est partout.

Ils traversent le boulevard Sébastopol, prennent la rue aux Ours. Au coin de la rue Quincampoix, ils pénètrent dans un immeuble moyenâgeux, haute maison de trois étages surmontés d'un toit pointu. Sous ce toit vit un artiste chien qui peint des gouaches et des aquarelles de Paris. Il s'appelle Pantruche. Mais, qui est-il vraiment ce chien ?

Une dernière pluie de cordes s'abat sur la Ville. Zigotto ronfle sur son galetas. Les premiers rayons de l'aube fendent l'obscurité du grenier. Des perles d'eau suspendues à des fils de soie.

Les moustaches du matou frémissent, un rayon de soleil lui chatouille la paupière, il ouvre un œil. Ses oreilles déchirées se dressent pour écouter la rumeur qui se lève.

Zigotto se pelotonne quand il perçoit des cris et des rires et les sons d'un orchestre qui bat des mesures endiablées de blues.

Zigotto souffle dans le vide, se hérissé sur ses pattes maigres et crache la gueule grande ouverte pour montrer ce qui lui reste de crocs. Il roupète après les faiseurs de bruit; les empêcheurs de dormir en ronronnant.

Zigotto s'attend à voir surgir quelque ennemi. Le grenier est vide. L'orchestre infernal et les cris de la bamboula continuent.

Soudain la plainte lascive d'un saxo ténor vibre en trémolos. Le plancher et la toiture du galetas du chat sont agités par la tempête de sons, l'orage de bruits, le raz de marée des cris perçants. Zigotto hurle un miaulement d'effroi, toutes griffes dehors, il saute en l'air en rebondissant sur ses pattes squelettiques, crache tous azimuts. Puis il se sauve en courant plus vite que lui-même par la porte du grenier. Il saute dans l'escalier et se laisse rouler en boule ébouriffée qui crache, miaule, explose de fureur.

Zigotto se retrouve vite dans la rue, cabossé et chiffonné, les moustaches en désordre et la cervelle à l'envers. Il traverse, s'arrête près de la roue d'une belle Cadillac, lève la patte et pisse un long jet d'urine sur la jante en argent, souillant le caoutchouc du pneu tout neuf.

Zigotto est fier de lui.

- Ça, ça sera pour les chats de lux en attendant qu'ils se fassent bouffer par les rats - pense ce matou des rues.

Au troisième étage, dans l'atelier de maître Pantruche, la fête fait le beau temps.

Dehors, le vent balaye les derniers nuages et sèche le macadam noir de pluie qui redevient gris poussière de ville.

Pantruche souffle dans son saxophone et une volée de notes s'éparpille dans l'atmosphère surchauffée de l'atelier. Chiffon l'accompagne avec son harmonica, elle tape le rythme avec ses pieds en dansant. Les griffes d'or de Filoche pincent les cordes de la guitare. En un accord final les trois musiciens se rejoignent. Pantruche pose son saxo et regarde par la fenêtre. En bas, dans la rue, l'agitation des hommes et des marchandises a déjà commencée à cette heure matinale.

Pantruche ouvre la fenêtre et crie : Zigotto, Zigotto !

Le vieux matou entend son nom et reconnaît la voix de Pantruche. Il grimpe à perdre le souffle les trois étages de la maison où habite Pantruche.

Le maître a à peine ouvert la porte que Zigotto paraît.

- Bonjour maître.

- Bonjour Zigotto. Je t'ai fait venir parce que je tiens à te présenter mes amis que voici : Filoche et Chiffon.

- Pour ce qui est du bonhomme, je connais pas. Mais, pour la dame, on s'est déjà vus.

Chiffon fait la timide. Filoche s'approche de plus près pour voir l'ami de Pantruche. Zigotto ne quitte pas des yeux Chiffon.

- Alors, ma jolie, tu viens montrer tes talents à maître Pantruche ?

Pantruche prend la parole pour expliquer :

- Ils sont venus me chercher hier soir pour aller faire la fête mais le mauvais temps nous a obligé à passer une nuit blanche ici, à causer, à blaguer et puis, comme tu vois, ce matin, on s'est mis en train, en musique.

Zigotto se tourne vers Filoche qu'il examine de haut en bas et de bas en haut. Filoche sent le regard scrutateur du chat qui le découpe avec un laser.

- T'es costaud et pis t'as pas l'air bête, lui dit Zigotto.

- J'ai mon certificat et puis chais m'battre.

- T'auras pas l'occasion de te battre avec Zigotto, souligne Pantruche.

- Les amis de mes amis sont toujours mes amis, rétorque le chat.

Et alors ils se mettent à parler tous en même temps. Pantruche élève la voix au-dessus des autres et annonce :

- À table.

Le chat, la souris et le rat s'assoient autour du plat fumant que Pantruche a posé au milieu d'eux. Des viandes rutilantes, des poissons dorés, des os moelleux.

Pantruche sert à la souris un bol de lait avec des croûtes de pain dur pour tremper dedans et un gros morceau de gruyère avec des trous.

- Que c'est beau, dit Chiffon.

Les amis dégustent le repas de fête dans le silence gourmand. On entend le bruit des mandibules qui mastiquent. Le croquement des os, les coups de langue, les grignotements de pain.

Pantruche ouvre une bouteille de vin et les amis se passent le goulot.

Ils rient de toute leur gueule. C'est des hum. Des oh. Des ha. Des olala. Des que c'est bon. À la tienne, passe-moi la boutanche, que je me rince le gosier.

Ils lèchent leur plat jusqu'à la dernière miette.

Les quatre compères sont repus. Zigotto, Filoche et Chiffon sont affalés dans les fauteuils et commencent à digérer en somnolant.

Pantruche erre dans son atelier au milieu de ses toiles. Il cherche l'inspiration du moment. Il marche de long en large devant sa dernière création installée sur le chevalet.

C'est une grande toile représentant un bout du trottoir de l'avenue de Clichy, devant le célèbre cabaret du Moulin Rouge. Au-dessus du Moulin Rouge, des maisons du quartier avec, au lointain le dôme du Sacré-Cœur, et un bout du ciel.

Maître Pantruche est un maître reconnu par les peintres de Montmartre. Il peint Paris, il recrée l'ambiance des rues, l'atmosphère de la Ville avec des galeries de portraits de gens de tout acabit.

Les messieurs de la critique, préférant l'art conceptuel des salons petits-bourgeois, ont profané l'art populaire du maître incontesté du tout à la rue, et ces messieurs, à l'âme policée, ces messieurs qui détruisent en une nuit ce que les artistes font en une vie, ont déclaré récemment que Pantruche ne peignait que des merdes de chien. Le maître leur a bien répondu en leur disant:

- Je ne vais tout de même pas me mettre à mordre. Je peints, et vous jappez, vous aboyez : chacun son métier.

Maître Pantruche s'agite devant son tableau, les convives font silence en l'observant car chacun sait qu'il va parler.

Pantruche est un vieux chien du quartier, il y est né, il y mourra sans doute. Son poil roux usé est tâché de peinture. Son regard de myope se pose sur les choses avec acuité, ses propos perspicaces sont écoutés par la tribu des bonnes gens.

- Le problème de la culture, c'est qu'il y a beaucoup d'agents conservateurs. Cette pollution empêche les jeunes plantes de gravir. Comment voulez-vous profiter du soleil quand vous êtes enduit d'une couche de pétrole ? C'est impossible ! Alors, pourquoi puisez-vous toujours dans les mêmes sources polluées, vos produits exterminateurs ?!

Silence. L'assemblée ronronne. Le maître de parole reprend :

- Nous avons ici une toile d'artiste peintre; le public; et, au milieu, l'auteur du tableau. Quel est selon vous le plus important des trois ?

- Ta mère, lui souffle Zigotto.

(rires)

- Toi, Pantruche, dit Chiffon.

- Non, dit Filoche, le plus important des trois c'est la toile qui te fait vivre grâce à la générosité du public.

- Et qu'est-ce qui est le plus important pour un peintre qui est censé vivre son époque ?

- C'est quoi : époque ? demande Chiffon.

- Époque c'est aujourd'hui, simplifie le maître.

Pantruche regarde les animaux dans les yeux. Une cour des miracles avec leurs portraits dans son espace mental sensible. L'artiste s'extasie devant ses amis ébahis.

- Le plus important de tout, mes amis, c'est ce qui se passe devant la toile. J'ai beau renifler mes peintures depuis cinquante ans, essayer même de peinturlurer avec ma queue, ma conclusion la voici : ce qu'il y a de plus IMPORTANT dans mon œuvre c'est ce que j'ai vécu en étant devant mon chevalet, en tant que peintre. Vous devrez juger mon travail en connaissance de cause, messieurs les critiques - mais vous jugerez aussi en fonction de vous, si vous avez du cœur et des tripes. La critique fait partie du bonheur car elle participe à sa perfection. Tandis que ces messieurs-dames qui ont pour profession de foi de critiquer le travail des autres et qui ont de plus les bras à l'envers : ces critiques sont un malheur à la critique.

Zigotto s'est assoupi sur le tapis, Chiffon rêve en fixant le pompon du bonnet sur la tête de Pantruche perdu dans ses paroles. Filoche grimace d'effort et tend ses deux oreilles pour attraper chaque syllabe.

Chacun comprend à sa manière.

Le chien Pantruche se couche sur le tapis devant sa toile de maître. Le rat Filoche vient se blottir entre ses pattes de devant, leurs moustaches se touchent presque. Et le vieux, très vieux matou Zigotto ronfle au fond des coussins et Chiffon, la tête souris, palpète de vie.

Pantruche, Filoche et Zigotto. Et une souris, une drôle de souris.

Elle s'appelait Chiffon et nous faisait rire et pleurer en rond.

La maison faillit s'écrouler sous les coups redoublés dans la porte. Les bêtes sursautent ensemble.

Un grognement horrible se fait entendre et le bois et les pierres des murs tremblent, les trois peluches claquent des os.

- Ou-vrez !

Les deux syllabes prononcées comme une sentence à venir, un couperet qui va descendre et trancher le nerf vif de la vie aux coupables dont on attend les noms.

- Qui est-ce, ose souffler le chien.

Une voix de cochon vocifère :

- Monsieur, Verrat, propriétaire !

- Merde de cochon, dit le chien. J'ai pas payé mon loyer au taulier.

Pantruche est aux abois.

- Attendez ! Crie une voix jolie qui sort du haut de l'armoire - Chiffon s'y est réfugiée au moment de l'attaque.

Mais le cochon ne l'entend pas de cette oreille là et fait feu de tout son bois en vociférant à nouveau :

- Deux mille cinq cents francs, monsieur Pantruche, artiste peintre de son triste état.

Le chien grogne de colère à l'insulte. La porte rebondit dans ses gonds. Le verrat donne des coups de butoir avec son groin, fâcheux.

- Je vais chercher dans ma cachette dit Chiffon et elle dégringole de l'armoire puis disparaît.

Le chien, qui retrouve soudain confiance, gueule, pour faire rire ses amis et faire enrager le propriétaire :

- Vivra bien qui verra !

Les animaux rient comme des bêtes, monsieur Verrat trépigne avec ses sabots.

Dans l'atelier, c'est la liesse lorsque Chiffon apporte son petit panier rempli de monnaie. Le rat aide la souris à glisser les pièces et les billets de banque sous la porte comme dans la fente d'un guichet de banque.

- Deux mille quatre cents quatre-vingt-dix-neufs francs. Il manque un franc.

Filoche :

- Ça fait beaucoup moins cher sur l'étiquette et puis c'est le franc symbolique pour les dommages et intérêts à cause que vous êtes un cochon.

- C'est de la ségrégation, répond l'intimé.

- Les cochons n'ont pas encore été réhabilités, ajoute Zigotto.

- Faut que tout le monde mange, ajoute le rat.

- Faut partager. Souligne la petite voix.

On aime la vie comme on est son amant.

...  
Extrait du conte musical LA FARANDOLE de Pierre Marcel Montmory  
Joué dans le monde



Nizar Ali BADR sculpteur

## Gavroche et Chiffon



Le grand Victor Hugo m'inspire car les légendes se répètent par échos de siècles en siècles. J'ai interprété Gavroche tout au long de ma vie, celui des "Misérables"; mais j'ai aussi créé pour lui d'autres histoires, des scènes parlées, des pantomimes, des chansons en imaginant que Gavroche n'était pas mort sur la barricade rue Rambuteau en chantant mais qu'il s'était endormi et se réveillait aujourd'hui. J'ai joué cette version moderne pendant 20 ans ! Ma compagnie de théâtre musical s'appelait Gavroche et Chiffon, et Chiffon - la sœur de misère de Gavroche, a toujours la joie de vivre tandis que Gavroche est triste et révolté et croît à la révolution sociale...) donc, Chiffon, une petite souris de Paris, une grisette des faubourgs, est le personnage de femme-clown que j'ai créé sur mesure pour ma compagne; nous avons joué ensemble dans beaucoup de pays - mes contes musicaux "La farandole" et "La bamboula". J'ai créé un répertoire riche de scènes, de monologues, soliloques, chansons, chansonnettes, airs d'opérette, une "Messe pour une petite grande âme" - des chansons de gestes, etc. Pierre Marcel Montmory - maître trouveur

**Paysans** dont la simple histoire  
Chante en nos cœurs et nos cerveaux  
L'exquise douceur de la Loire  
Et la bonté des vins nouveaux,  
Allons-nous, esclaves placides,  
Dans un sillon où le sang luit  
Rester à piétiner au bruit  
Des Marseillaises fratricides ?...

En route ! Allons les gars!  
Jetons nos vieux sabots  
Marchons, Marchons,  
En des sillons plus larges et plus beaux

A la clarté des soirs sans voiles,  
Regardons en face les cieux ;  
Cimetière fleuri d'étoiles  
Où nous enterrerons les dieux.  
Car il faudra qu'on les enterre  
Ces dieux féroces et maudits  
Qui, sous espoir de Paradis,  
Firent de l'enfer sur la "Terre" !...

Ne déversons plus l'anathème  
En gestes grotesques et fous.  
Sur tous ceux qui disent : " Je t'aime "  
Dans un autre patois que nous ;  
Et méprisons la gloire immonde  
Des héros couverts de lauriers :  
Ces assassins, ces flibustiers  
Qui terrorisèrent le monde !

Plus -de morales hypocrites  
Dont les barrières, chaque jour,  
Dans le sentier des marguerites,  
Arrêtent les pas de l'amour !...  
Et que la fille-mère quitte  
Ce maintien de honte et de deuil  
Pour étaler avec orgueil  
Son ventre où l'avenir palpite !...

Semons nos blés, soignons nos souches !  
Que l'or nourricier du soleil  
Emplisse pour toutes nos bouches  
L'épi blond, le raisin vermeil !...  
Et, seule guerre nécessaire  
Faisons la guerre au Capital,  
Puisque son Or : soleil du mal,  
Ne fait germer que la misère.

Gaston COUTÉ





**LE PEINTRE**  
Le peintre  
arrive-t-il  
au bout de son pinceau ?  
La toile remplie  
du peintre,  
le tableau fini,  
reflètent-ils le temps ?  
L'infini invente  
des couleurs pour l'éternité  
Je n'aurais vu  
de chef d'œuvre  
que comme  
miracle évident.  
Le peintre met  
son temps face à l'éternel.  
L'éternel  
n'a pas le temps  
qui lui appartient.

**L'éternité,  
maîtresse  
du temps  
et l'infini  
son amant.**

*MONTMORY poème WOMBA photographie*

« Mon grand ami poète  
Pierre Marcel Montmory  
écrit un poème qui inspire  
l'humanité et des questions  
qui touchent tous les  
individus, groupes et  
peuples.

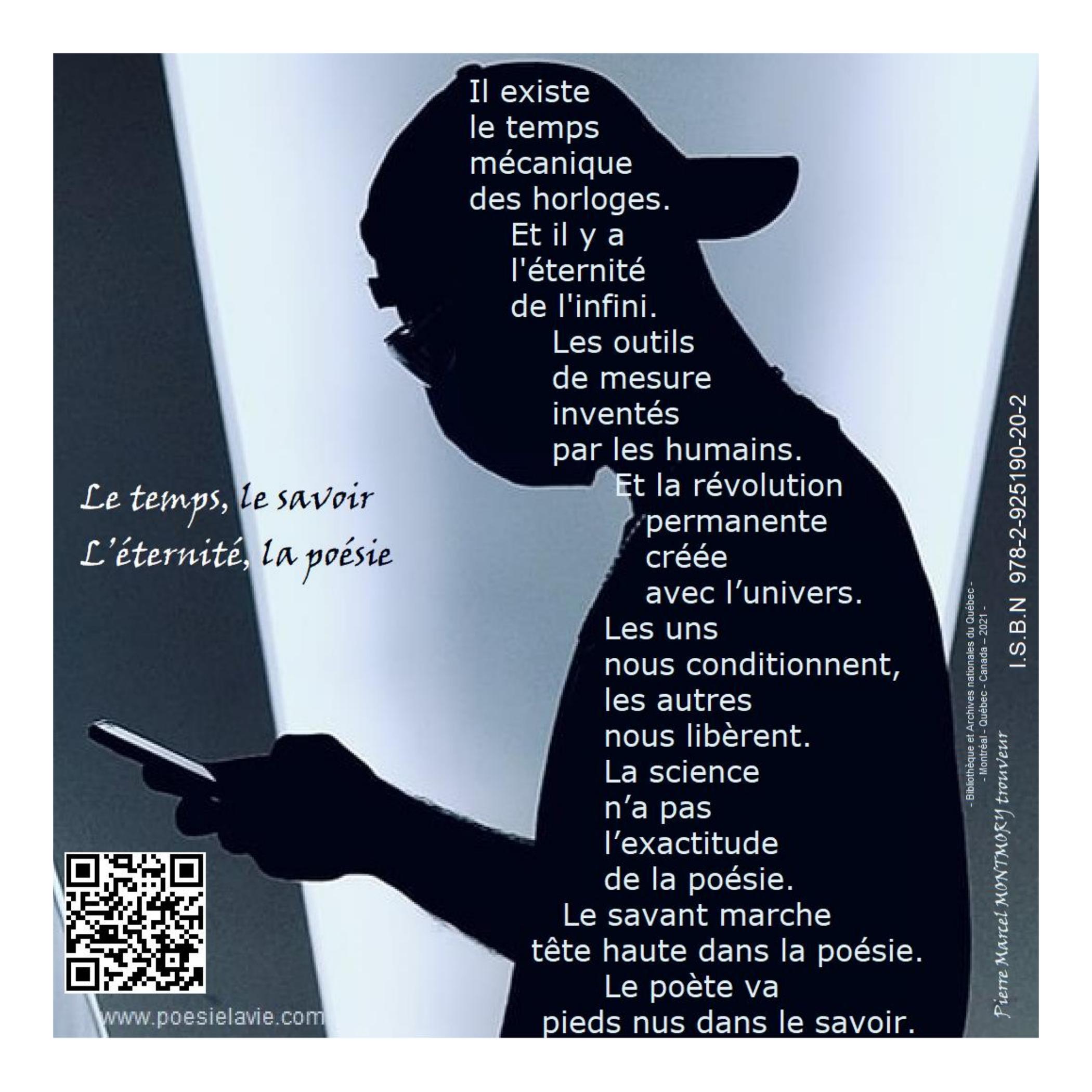
Il écrit sur toutes les  
conditions humaines et les  
concepts politiques qui  
gouvernent les esprits,  
dirigent les comportements  
créent la guerre ou créent  
la paix.

Chaque fois qu'un  
chemin s'ouvre devant  
nous pour remettre en  
question ce que nous  
voyons et remuer les  
esprits dans une tentative  
d'être le dernier avant le  
grand désastre... »

Il est dirigé par  
beaucoup de ses poèmes  
et écrits divers dans de  
multiples sphères. Il a son  
journal qu'il distribue  
gratuitement aux lecteurs  
et en dépose toujours des  
copies à la Bibliothèque du  
Québec au Canada ».

**IKHLEF Abdel**

(Professeur à l'Université de  
Constantine – Algérie)

A black silhouette of a man with glasses, shown in profile from the chest up, holding an open book. The background is a light blue gradient with a dark blue vertical band on the left. The text is overlaid on the silhouette and background.

Il existe  
le temps  
mécanique  
des horloges.

Et il y a  
l'éternité  
de l'infini.

Les outils  
de mesure  
inventés  
par les humains.

Et la révolution  
permanente  
créée  
avec l'univers.

Les uns  
nous conditionnent,  
les autres  
nous libèrent.

La science  
n'a pas  
l'exactitude  
de la poésie.

Le savant marche  
tête haute dans la poésie.

Le poète va  
pieds nus dans le savoir.

*Le temps, le savoir  
L'éternité, la poésie*



[www.poesielavie.com](http://www.poesielavie.com)

- Bibliothèque et Archives nationales du Québec -  
- Montréal - Québec - Canada - 2021 -

*Pierre Marcel MONTMORY trouver*

I.S.B.N 978-2-925190-20-2